Pantouns

ISSN 2275-3737 - Eté 2016

17

L'Appel à Textes

Pantun sayang

Amis Francophones du Pantoun

Pantun Sayang – les Amis Francophones du Pantoun (AFP) – en partenariat avec le site littéraire Lettres de Malaisie, vous invite à laisser libre cours à votre imagination en écrivant des pantouns, la forme poétique par excellence de l'archipel malais.

Le pantoun est un genre poétique malais remarquable, le plus connu d'entre tous, et dont le nom est désormais reconnu des Francophones même s'il n'a pas encore chez nous la célébrité de son cousin japonais, le haïku. Nos poètes ont écrit des milliers de haïkus français, et il s'en échange des milliers sur nos sites poétiques. Mais ce n'est pas encore, hélas, le cas du pantoun, relativement absent de nos blogs, sites et traditions poétiques…

Dans le but de promouvoir cette forme noble, nous vous proposons de contribuer à notre revue trimestrielle *Pantouns* en nous soumettant vos créations « pantouniques » !

Vos contributions sont à envoyer via notre sie internet, notre page Facebook, notre compte Twitter ou directement à l'adresse suivante :

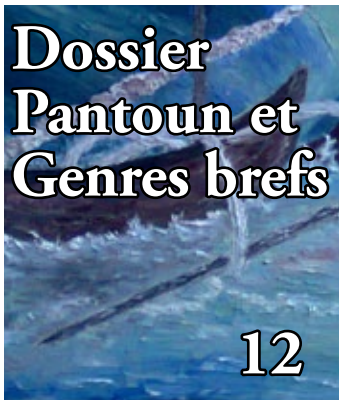
pantunsayangafp@gmail.com

Orgasmic
Mixed media sur toile, 153 x 153 cm.
© Azliza Ayob, 2013

Le Sommaire

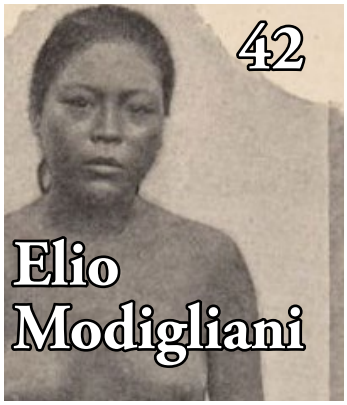
L'édito 2

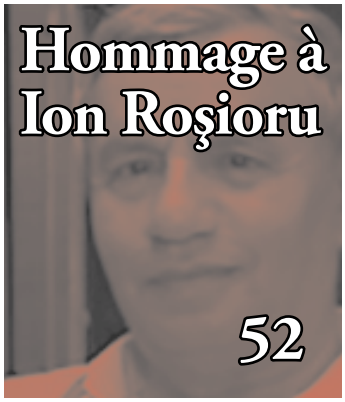
Résultats du concours 4


Dossier Pantoun et Genres brefs 12

Avis de grand frais 24

Giacomo Prampolini 30


Elio Modigliani 42


Hommage à Ion Roşioru 52

La page du PantouMeur 62

Pantun Sayang a lu... 64

Nos poètes publient... 70

Les contributeurs 72

L'Édito

Et voici Pantouns 17!

Vous pensiez que la préparation de ce « Genres brefs » était bien longue ?

Eh bien, vous penserez maintenant qu'elle n'était pas si longue que cela… Et peut-être (nous l'espérons bien, secrètement!)… que vous n'aviez pas langui pour rien!

En réalité, ainsi que nous l'avions annoncé précédemment, Pantun Sayang a vécu un certain nombre de changements durant cette longue période, pendant laquelle nous avons perdu notre numéro de printemps 2016.

Espérons que la densité, la richesse prospective de ce numéro 17, feront vite oublier ce manquement aux rendez-vous saisonniers que vous avez, depuis quatre ans, avec *Pantouns*, et auxquels nous tenons.

Ce qui a changé : l'AFP est désormais Les Amis Francophones du Pantoun. Son site a été réaménagé, avec deux priorités : rester plus étroitement associé à la revue, et surtout s'engager vers davantage d'e-publications. Pour l'instant, tous les articles qui sont mis en ligne sont gratuits et ouverts à toutes et tous. L'idée d'ebooks, de publications plus diversifiées, est cependant lancée…

Ce qui n'a pas changé : Pantun Sayang reste votre AFP. Ce n'est pas rien!

Une équipe motivée et pleine d'idées reste aux commandes de cette aventure pantounique, que nous souhaitons voir évoluer avec vous, car la puissance rassembleuse qu'est notre petit quatrain, n'a plus à faire ses preuves aujourd'hui. Le temps où l'on ignorait en France, parmi les poètes, qu'un pantoun existât hors de Baudelaire et de Leconte de Lisle est bien révolu. Qu'en dehors de tanka et haiku, il n'y avait guère de salut pour « l'universalité », aussi. Voici le temps des échanges, des ouvertures, après celui de la « militance identitaire ». (Non, nous ne sommes pas pour autant à contre-sens, c'est le monde qui, lui, ne va peut-être pas dans le bon… Raison de plus pour pantouner!)

Ce qui s'est passé, durant ces changements internes : nous avons eu le plaisir d'être invités en retour à Kuala Selangor, les 20 et 21 mai derniers, par la partie malaisienne qui avait participé à la rencontre de Barbezieux autour de l'œuvre d'Henri Fauconnier en 2015. En attendant les actes qui marqueront cette seconde et dernière initiative autour de cet écrivain « pantouneur », vous en trouverez quelques retombées dans ces pages : remises des prix de notre concours annuel à cette occasion et « pantouns de lucioles » improvisés au milieu des lucioles qui font la célébrité de cette région. Un compte-rendu complet de la rencontre est par ailleurs disponible sur *Lettres de Malaisie* et, sur notre site, des documents inédits de « notre » Prix Goncourt 1930!

Ce que nous préparons : plusieurs surprises. Pour le numéro 18 d'automne, pour le suivant, et puis ce sera – déjà – la préparation de notre rendez-vous festif annuel de 2017. Et des publications – vos publications…?

Bonne lecture de ce numéro d'ouverture (puisque nous avions annoncé les changements, mais aussi l'ouverture). Et, d'ores et déjà, n'oubliez pas en refermant la dernière de ces magnifiques pages, notre prochain rendez-vous, TRIMESTRIEL :

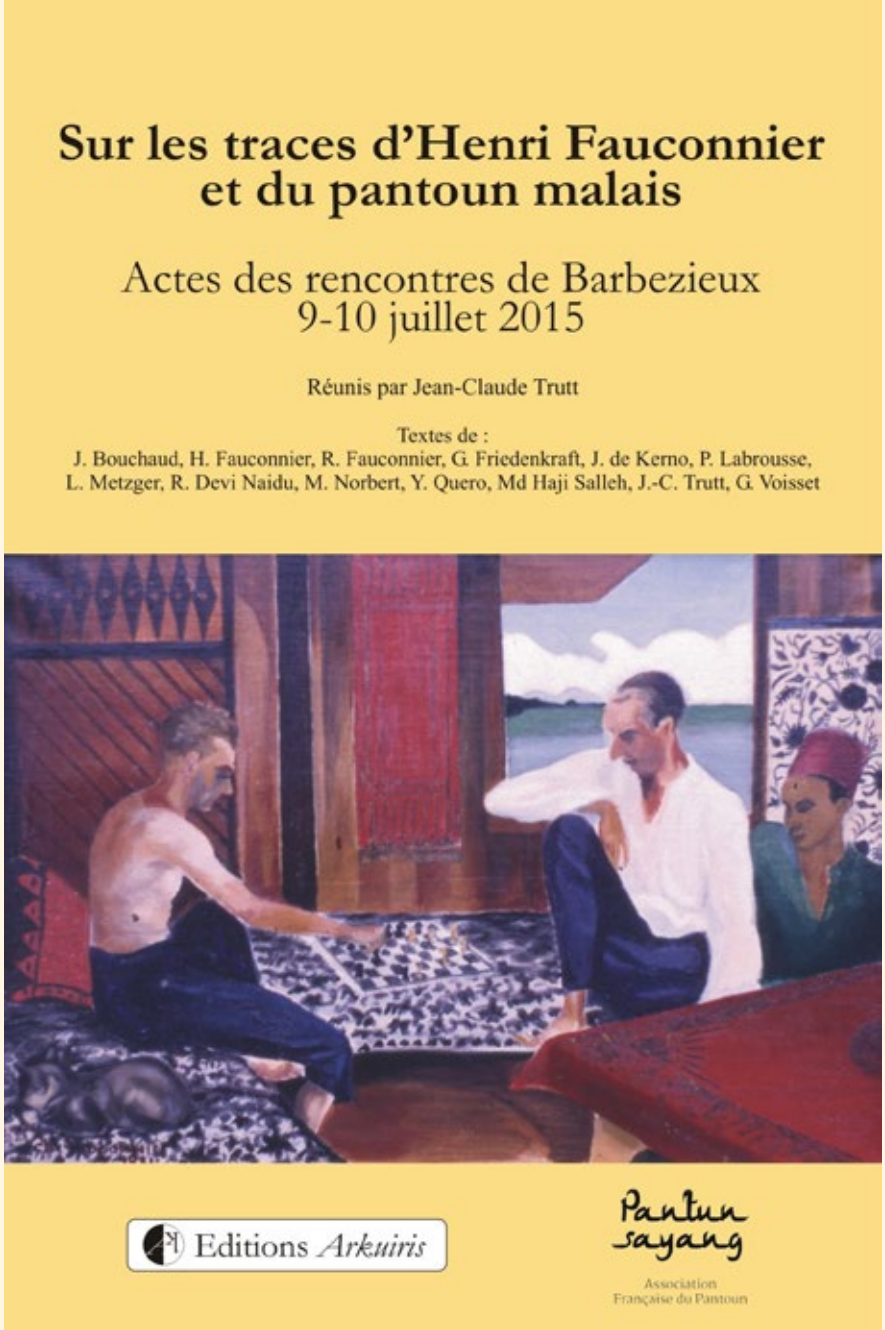
Appel à textes pour le numéro 18 :
Champ libre!
Date limite d'envoi : 15 octobre 2016

La nouvelle équipe des Amis Francophones du Pantoun

Les Actes de Barbezieux sont disponibles !

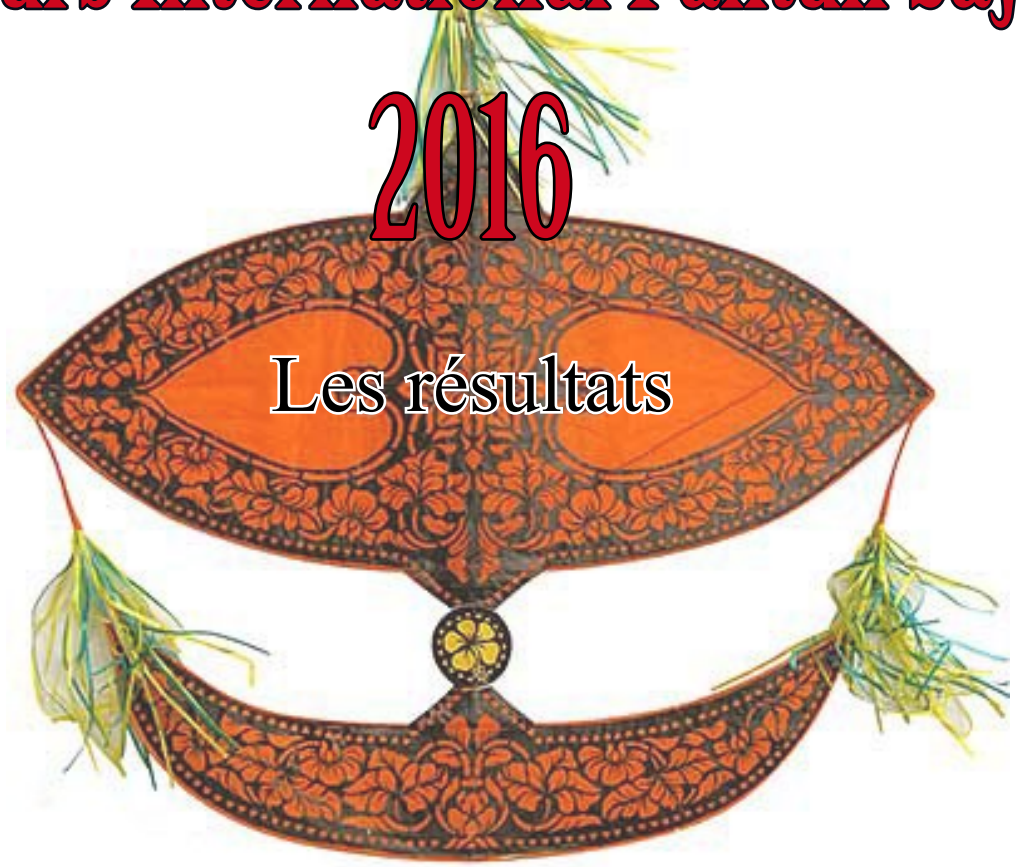
Organisée en juillet 2015 sur les terres natales d'Henri Fauconnier, la Rencontre de Barbezieux restera dans les annales comme le premier rendez-vous des pantouneurs de Pantun Sayang. Les actes de cette première rencontre historique ont depuis été publiés aux éditions Arkuiris et sont disponibles sur leur site :

http://www.arkuiris.com



Pour lire notre numéro 15 Spécial Barbezieux, rendez-vous sur notre site.

Concours International Pantun Sayang 2016



Les résultats

La rencontre de Kuala Selangor des 20 et 21 mai 2016, rencontre retour de celle de Barbezieux en juillet 2016, a été l'occasion de décerner le Prix du Concours Pantun Sayang.

Cette année trois Grands Prix, dans des catégories distinctes, ont été remis. En effet, dans le cadre de la cérémonie de baptême du Lycée français de Kuala Lumpur, devenu le 19 mai dernier Lycée Henri Fauconnier, nous avions proposé à titre exceptionnel aux institutions malaisiennes ou franco-malaisiennes désireuses de participer au concours 2016, de le faire à titre d'institutions distinctes. À la suite de quoi nous avons reçu les travaux des élèves des trois classes de 4eme du lycée, soit une cinquantaine de poèmes qui ont été jugés séparément compte tenu de l'âge de ces pantouneurs en herbe. Les étudiants malaisiens de l'Institut Franco-Malaisien, qui avaient déjà participé à notre revue, ont fait obtenir quant à eux au MFI le Prix des Institutions.

Rappelons que nombre de pantouns, indépendants, était limité à trois. Tous les contributeurs au Concours général, assez nombreux cette année, ont envoyé trois pantouns, mais tous n'ont pas suivi l'autre proposition que nous avions formulée. On peut d'ailleurs distinguer nettement, cette année, deux types d'envois, les contributeurs « aguerris » et les nouveaux venus, que nous espérons ne pas éloigner en reportant leur mention à une prochaine occasion ! En effet, la quasi-totalité des contributions reçues, vrais pantouns ou quasi vrais pantouns ou pas tout à fait pantouns, étant de grande qualité poétique, parfois très originales, ce qui fait que le Jury aura été particulièrement malmené.

Un très grand merci pour ces belles contributions 2016, sans lesquelles ce concours n'aurait pas de sens.

Grand Prix 2016 : Patricia Houéfa Grange

Patricia Houéfa Grange

Les coquelicots irriguent les champs
de leur sang qui réveille la vie.
Lèvres rouge vif, tu es un chant
abreuvant mon cœur qui revit.

***

Au cœur des bois pétrifiés
une feuille vermeille échappée du gel.
Au ventre d'une vie momifiée
je suis en sommeil, tu es mon sel.

***

Au cœur des bois pétrifiés
l'ocre d'une feuille bat encore.
Je suis une âme momifiée
délie les rubans de ma mort.

Prix de l'amitié franco-malaisienne : Marie-Dominique Crabières

Anggrecs cachés de Pulau Pinang,
aréquiers aperçus de loin,
Ô jeune fruit sors de ta gangue,
voici l'anneau, deux témoins.

Pour le sommet de la montagne
il faut gravir bien des sentiers,
Pour un sourire d'elle – sur mon âme !
que de lacets à son corset…

Ô cornues glauques et gores
grimoires anciens sous la poussière.
Allons cueillir la mandragore
Tu es la nuit, je suis sorcière !

Prix de l'originalité : Elisabeth Chamontin

Sur la bille d'acier se pose
Une image — un reflet tordu.
Je suis comme l'anamorphose
De mon auteur — cet inconnu.

En se jetant sur le miroir,
Elle le casse et le traverse.
— Je suis, me dit-elle, apte à voir.
J'ai un regard et je l'exerce.

Toi qui te vois mince ou replet,
Dans ce miroir, combien tu t'aimes !
Et pourtant tu n'es qu'un reflet
Dans la glace de ce poème.

Contributions sélectionnées :

Valeria Barouch

Au détour des canaux et des venelles,
La magie de Bruges brave le temps.
Tu es le charme qui ensorcelle
Les méandres de nos jours pâlissants.

Un pont cadenassé, c'est un pont qui gémit,
Les amours pèsent lourd de Rome à Genève.
Tu es si attachant, mon cœur je t'ai remis ;
Fais en sorte que la perte ne soit grième !

Du cailloux brut à la gemme qui plaît,
Il est long le chemin du finissage.
Je suis solitaire et vous brillant, mais
Pour un joyau, vous manquez de polissage.

Michel Betting

Arbres nus, champs de blé d'hiver
Tu observes tout attentivement
Tu es le bon sens, les pieds ancrés dans la terre
Je suis le tête-en-l'air, toujours rêvant

L'hirondelle construit son nid
Rien ne la distrait de cette affaire
Instant présent, tu es mon paradis
Passé et avenir, vous êtes mon enfer

Tricoteuse acharnée
Une maille à l'endroit, une maille à l'envers
Amoureux invétéré
Tu es mon paradis, je suis mon enfer

Kistila

Entre les algues se balance
Une ancre rouillée oubliée...
Je suis cette vieille qui danse,
En cachette, un rock endiablé...

Monte, monte la marée !
Un château de sable effondré...
Passent, passent mes années :
Mais qu'ai je fait de mes projets !

Pour le pèlerin la fontaine
Est la fin de toute soif...
Or moi je suis toujours en peine
De la faim de toute soif...

Aurore Pérez

C'est quand la vie ?

Lune pesante dans un ciel mou
de nuages flasques et tordus.
Il est là, comme un vieux fou
qui attend la vie, perdu.

Nous

Tapie dans la forêt,
voici la nuit qui rage.
Tu es le matin frais,
je suis vilain orage.

Fable pantounée : *Kelip-kelip* de Kuala Selangor

Quelle est cette lumière,
Là-bas sur la rivière ?
Je suis un diamant vert,
Fragile bijoutière.

Vivien "Ibong"

Depuis le plus ancien des âges,
Le soleil point à l'horizon.
Après des années de mariage,
Je suis encor pris de passion.

Dans l'océan, le bateau sombre
Vers l'obscurité des grands fonds.
Tu es lovée, m'attends dans l'ombre,
Je viens, et nous nous enlaçons.

Dans la mer, eau salée,
Douce et fraîche aux sommets.
Ce matin, céphalée,
Es-tu déjà levée ?

Nous avons été surpris par la qualité, l'engagement, la diversité chaleureuse de ces contributions ! Merci aux élèves du Lycée Henri Fauconnier de Kuala Lumpur, merci à leurs professeurs, tout particulierement ! Nous regrettons cependant que pratiquement tous ces élèves, à l'exception d'une petite poignée, nous aient envoyé très méticuleusement des… pantounMs !

Beaucoup de ces pantouMs n'en manifestant pas moins leur propre valeur poétique, nous avons retenu quelques strophes emblématiques. On trouvera en intégral celui de ces pantouMs qui nous a semblé le plus original, et auquel nous avons donné un prix d'encouragement, dans notre page "La page du PantouMeur".

Prix des Collégiens : Ariane Perrin

Ariane Perrin et Serge Jardin

Univers
Minuscule, chétive et éphémère,
dans la forêt une jolie moisissure ;
Je suis, comparée au grand univers,
un grain de poussière dans la nature.

Soleil
Dans le ciel une sphère rouge flamboyante
qui nous éblouit, nous chauffe et parfois nous brûle ;
Tu es notre soleil immense et éclatant :
impuissant devant ta chaleur, on recule.

Souvenirs
Très bien rangés au fond d'un coin,
très petits, discrets, et tragiques…
Ils sont tapis au fond d'un coin
et ils te rendent nostalgique…

Prix d'encouragement : Killian Peronnet

pour « La jungle, pantoum », voir notre page "La page du PantouMeur"

Quelques autres pantouns et strophes-quatrains retenus

Un coucou est patient, quand il attend
Que l'heure sorte de sa pendule ;
Moi, je suis impatient, en attendant
Que le coucou déclare le crépuscule.
Lucas Primavesi

Une belle fleur ne se commerce pas,
Elle se fait cueillir délicatement.
Tu te rapproches de l'amour pas à pas –
Attends l'amour – attends-le patiemment.
Ismaïl Faouzi

La balle fait son dernier rebond –
C'est sur le terrain qu'elle vit.
Je suis assise sur le banc,
La regardant faire sa magie.
Neyla Belahouas

Le nappage sombre des nuages s'éclaircit
Quand l'immeuble et le cerf-volant se touchent.
Ma solitude, à feux doux, s'amincit,
Et notre amitié sera notre souche.
Soren Renaud

Tous les matins le soleil brille vivement
Arbres et fleurs sont attires par le soleil ;
Je suis ta belle, je veux ta joie, tellement,
Ton sourire m'attire vers toi, tu es mon miel.
Camilla Wiart

Malaisie
Ce magnifique pays brumeux,
Ces petites gouttelettes de pluie…
Ton visage triste et mystérieux,
Sombre dans la mélancolie.
Alizée Millot

Les chaussures viennent toujours par deux,
Car elles restent plus ou moins ensemble.
Notre amour est par deux parce que
L'amour finit toujours par reprendre.
Hemesh Ujoodah

L'hiver le froid glace le lac,
Tout paraît calme à cette heure.
J'étais gelée au fond du lac,
Tu es le soleil de mon cœur.
Maya Rober

Une lune tardive éclaire
Sans fils d'argent la canopée.
Je suis ton bel abri précaire,
Tes rêves tu laisses échapper.
Nicolas Oswald

Ailes frêles de papier, plumes encrées,
Chansons d'aventure, d'amour, danger –
Tourne la page, victoire manquée,
Je relis des livres, range-les.
Sophia Cajon

Echoué par une vague
Tel un mort dans son cercueil…
Piégée dans cette vague,
Larmes dans son triste œil…
Eva Rialt

Chaque ancienne photographie abîmée
Dans la cheminée est consumée lentement.
Les vieux souvenirs des premiers étés,
Je crois bien que je ne m'en souviens plus vraiment.
Ninon Vieil

La grande fleur a besoin d'être arrosée,
Mais la petite fleur est le meilleur choix.
Maman, Maman, j'ai besoin d'être aimé,
Maman, ma chère mère, j'ai besoin de toi.
Anzo Drouin

La montagne luit sous la neige
Mais dessous, se cache la roche.
Je suis épris de ta peau beige
Je voudrais que tu sois plus proche.
Brieuc Burger

Nouvelle vie, nouvelle école
Nouveaux amis, petite amie…
Je suis déjà en heure de colle
Tu es là, et tu es ma mie
Juliette Bourbonnais & Calvin Guillemet

— DOSSIER —

Pantoun, genres brefs, genres à contraintes

par Georges Voisset

Mon violon d'Ingres en pantouns
joue la diversité culturelle.

Valeria Barouch

Un doigt dans la confiture

Aucuns genres brefs à contrainte forte ne sont formellement plus antinomiques que le ***tanka*** et le ***pantoun***. Au premier, une poétique de l'impair visant à l'absolu ; au second, une poétique du binaire portée à sa quintessence. Pantun Sayang s'est récemment intéressé à ce couple stimulant, qui a attire depuis longtemps les poètes les plus divers, à l'occasion d'une exposition à Martigues en octobre 2015. Et si nous nous intéressions, aussi, à la palette infinie de l'entre deux ? Quelques centaines, ou plutôt quelques milliers de genres qu'on pourra qualifier de brefs ou fixes, mais à contraintes formelles fortes. Plus ou moins codifiés, répertoriés, traduits, connus… reconnus, ou à peine, comme des espèces des grands fonds ou autres milieux poétiques que l'on ne dira extrêmes que parce qu'encore quasiment vierges à nos yeux.

Le numéro 17 de *Pantouns*, « Pantouns et genres brefs », invitait à partir en pèlerinage non seulement chaussé de « pantouns en guise de chaussures », selon la très belle image de Marie-Dominique Crabières,

Un doigt dans la confiture –
c'est adorable et délicieux !
Pantouns en guise de chaussures –
un tour du monde merveilleux !

mais avec un petit catalogue bien à soi, à extraire à la fin des étapes du fond du sac a dos. Pourtant, combien de formes-genres poétiques brèves pratique-t-on ? Dix ? Trois ?… Une…? Il y a très loin encore du reconnu à l'« assimilable », et quant à l'assimilé il paraît relever a priori d'extraordinaires hasards. Les cas de genres universalisés comme le ***sonnet***, dont la variante indonésienne vient de faire l'objet d'une riche anthologie d'Étienne Naveau, comme le ***haiku*** ou le ***pantoum***, semblent de rares exceptions historiques, du côté des poétiques occidentales. Les poétiques arabo-islamiques ont de leur côté leurs emprunts, auxquels la poétique du pantoun pourra

également être associée. Cependant, la banalisation d'Internet nous permet de découvrir aujourd'hui, d'un clic, mille trésors que seule une abnégation de moine médiéval permettait, il y a à peine deux décennies, de redécouvrir avec enthousiasme !

En profite-t-on assez ? Certes non !

Qu'est-ce qu'un genre bref ?

Mais d'abord, qu'est-ce qu'un genre bref ? Le sonnet en est-il encore un ? Le sonnet est un ***genre fixe*** : simplement, et cela suffit déjà (mais ce n'est pas tout !) parce qu'il a toujours 14 vers. On ne saurait dire s'il est bref, ou pas : c'est selon… On pourra arbitrairement convenir qu'il est peut-être notre frontière implicite, en tout cas nous n'avons reçu aucun sonnet – au plus long, des ***fables-huitains*** – alors que nous avions bien reçu dans le passé des ***pantouns-douzains*** – (mais jamais au-delà, encore que le principe du pantoun étendu l'admette). L'***épigramme***, le ***proverbe***, sont essentiellement des genres brefs : leur essence est brève, et ils ne se répètent pas. Ils ne sont pas « strophables ». Le pantoun, lui, n'est pas essentiellement bref. Sa variante liée appelée pantouM est d'ailleurs devenue, sous les Parnassiens, le genre lyrique sans doute le plus long (pour ne pas dire interminable) de toute la poésie européenne !

On parlera donc plutôt, en général, de genres à contraintes formelles fixes, ou fortes : de matrice brève : quatrain épigrammatique ; de stophes-quatrains : quatrains de chansons ; de formes-genres extensibles (quatrain-pantoun, double ***rondeau***, double ***ballade***, ***ghazel***…) ; de formes dialogiques (des strophes indépendantes, échangées, enchaînées), etc. Étant entendu par ailleurs qu'aucune forme-genre ne saurait être dissociée de questions de « contenu », de contextes de langue, culture, civilisation. Oserais-je penser, par exemple, qu'il se pourrait bien qu'ici ou là telle forme longue soit réservée aux hommes et/ou telle forme brève aux femmes ? Ce qui aurait l'immense avantage pour le poéticien de distinguer enfin ce qui est bref de ce qui ne l'est pas. Mais je n'en suis pas convaincu… Restons-en donc prudemment à ces remarques préliminaires.

La revue *Pantouns* et le monde

Dès les premiers numéros de la revue *Pantouns*, la main était tendue au monde des formes brèves à contraintes, bien que l'accent fût naturellement mis alors sur la distinction fondamentale entre pantoun et pantouM. Travail mené sur l'extensibilité : sizains, huitains (Aurore Pérez, Olivier Billottet), dizains (Jean de Kerno), douzains comme il vient d'être noté (Michel Betting, Nathalie Dhenin, Eliot Carmin). Les diverses fonctionnalités du genre pantoun ont également été « balisées » : pantouns échanges, à rapprocher des innombrables ***formes dialogiques*** de la poésie du monde, notamment en Asie du sud-est (voir notre numéro 10) ; pantouns « enchaînés » selon l'expression de Georges Chapouthier (c'est-à-dire non pas liés, mais formant une suite au sens musical), voire fable, ballade, ***micro-récit*** (Georges Friedenkraft, Yann Quero, dans ces pages Cédric Landri), ou simplement collés les uns après les autres selon la tradition malaise elle-même. Les derniers numéros ont vu une plus grande diversité de formes encore, explorées par Yann Quero (numéro 16), Valeria Barouch (15), Jean de Kerno (13, « Dialogues de saison »), etc.

Les transgressions de forme ont également été pratiquées à l'occasion, à l'instar des Malaisiens et Indonésiens eux-mêmes. Le grand poète malaisien Muhammad Haji Salleh a écrit des pantouns-haiku, des pantouns-quintil… des pantouns-***sextines***, etc. Voici un pantoun traditionnel en trois vers, en dialecte qui plus est – le *pembayang* y étant réduit à un seul vers, tant l'image qu'il porte induit de façon transparente le contexte de mariage. L'effet n'en est que plus réussi :

Lapeh-lapeh daun pinang…
Apa gaduh adik ?
Gaduh nak besayang.

Feuilles d'arec finement découpées…
Quel est donc ce tapage, ma jolie ?
C'est le tapage du cœur enamouré
(in Georges Voisset, *250 pantouns*, p.233)

Notons maintenant diverses associations qui ont déjà été pratiquées elles aussi et qui nous concernent plus précisément. Les unes, parce qu'elles appartiennent pleinement à la

tradition indigène du pantoun : c'est le cas du rapport congénital avec le proverbe (Eliot Carmin, Jean de Kerno), l'***énigme*** et la ***devinette*** (Renaud Voisin) ; des pantouns parsemés dans la prose, ce qui caractérise la tradition de la prose classique malaise (mais cela caractérisait, tout autant, le ***prosimètre*** de notre propre tradition littéraire pré-moderne, et il faudra un jour consacrer un numéro à ce genre, que l'on a grandement tort d'identifier au seul art japonais du ***haibun***. Deux beaux exemples de prosimètres ont été donnés par Charles Sagalane (« Personnage dérobé ») puis Nathalie Dhénin (« Quelques mots des champs »), dans une nouvelle très belle et émouvante.

D'autres associations, plus audacieuses, ont été également appelées ici et là : avec le ***quatrain alsacien*** (Jean-Claude Trutt), le ***kural*** tamoul, le haiku ou la ***chatushka*** russe (Jean de Kerno). Avec d'autres arts, aussi, en n'oubliant pas les « correspondances » entre les arts, si chères au poète d'« Harmonie du soir » – comme la suite de pantouns « B. Art. 13 » de Patricia Houéfa Grange, sur un travail plastique de Lucie Nouhaud) dans le numéro 10 ou les peintures-pantouns de Françoise Gatillon, comme ci-dessous. (Il faudra repenser aussi à cette relation inter-arts dans de prochains numéros de *Pantouns*.)

Enfin, beaucoup des poètes qui ont découvert notre revue et y ont contribué viennent justement d'une autre pratique de formes à contraintes… Certes le pantoun n'est pas seul, ni exclusif. Toutefois, il a une singularité : il est un genre curieux et accueillant. Son être intime, l'Archipel immense et diffus qui l'a bercé, porte avec lui une vision du monde collective, globale, quotidienne et analogique dont on a plus besoin que jamais aujourd'hui.

Puisse-t-il appeler, aux cotés de la jubilation de la répétition, les joies des tentations d'aventure.

Sous l'égide d'un remarquable curieux, Ion Roşioru

Ion Roşioru, à qui nous avions consacré le numéro 12 « Spécial Roumanie », est l'un de ces poètes francophones et grand amateur de pantouns qui aura montré un grand attachement aux formes fixes ou brèves de la poésie mondiale. Si le cas est assez fréquent parmi les poètes anglo-saxons, il semble beaucoup moins fréquent en français : « *J'explore, c'est-à-dire je lis avec intérêt, je traduis et, parfois, j'écris moi-même des quadrilles, des triolets, des rondeaux, des tankas, des haïkus, des senryus, des hain-teny, des coples, des rubbayates, des cinquaines et des poèmes en un vers…* » Il faudrait citer aussi des

formes nouvelles, ***schaltiniennes*** et ***élides***. *Pantouns* en a déjà publié (élides d'Eliot Carmin dans le numéro 9, dans le recueil *Une poignée de Pierreries*).

Les formes poétiques que l'on rencontrera dans le numéro 17 manifestent une curiosité souvent convergente avec celle du poète roumain, essentiellement de la part de Jean de Kerno. Mais d'autres formes y sont présentées, et je dois dire que ce fut, pour moi, une découverte. Parmi les formes médiévales, rondeaux ou surtout ***triolets*** partagent avec le ***pantoun lié*** le principe de la circularité. Le triolet y ajoutant une forme subtilement bancale de « binarité ternaire » (on comprend l'intérêt qu'y a porté Ion Roşioru, traducteur de Charles Cros). Du ***fatras***, retenons d'abord le très subtil plaisir du « ça ne rime à rien ». Plaisir qui est pour partie celui que permet le *pembayang*, le lieu du « non sens », lequel compense chez le pantouneur le plaisir inverse de la répétition du connu, le *maksud*, d'un « et pan! ça rimait à ça ! » Mais ensuite, c'est la structure du genre fatras qui retient : car il est sans doute le genre le plus « impair » de la poétique, composé de 11 vers impairs. Quasi totalement impair cependant, puisque le poème naît d'un distique-matrice, et qu'il est rimé – sur deux rimes.

Dans la gamelle bosselée de l'impair

Autres formes européennes non-quatrain, de tendance impaire, pratiquées dans ces pages : le ***limerick*** anglais et l'***englyn*** gallois. L'un que l'on rattachera, comme le fatras, au non sens (Lewis Carroll en a été un maître) se jouant du pair et de l'impair à la fois. Quintil bancal, le limerick est formé de 5 vers rimés de 3 et 2 accents, sur le modèle 3a/3a/ 2b/2b/3a.

L'englyn gallois appartient en partie à ce même équilibre instable, avec ses rimes internes et hémistiches distincts, et surtout ses huit formes dont certaines en tercet – d'où l'inévitable dénomination anglaise de « ***Welsh haiku*** ». Cependant, c'est une autre gesticulation prosodique qui anime en profondeur la poétique celtique en général : la complexité artisanale des formules prosodiques et métriques, qu'on retrouve d'ailleurs dans mainte tradition antique conservatrice, comme celle du kural tamoul. Une versification de joaillers d'élite dont aucune traduction ne peut espérer rendre compte. L'exemple donné par Jean de Kerno s'appuie sur la réappropriation par le romancier canadien Robertson Davis de l'une des formes quatrains de l'englyn, de modèle 10a-b/6b-c/7c/7a :

The Old Journalist

He types his laboured column – weary drudge !
Senile, fudge and solemn ;
Spare, editor, to condemn
These dry leaves of his autumn.[1]

Fib et ***quintil de Crapsey***, ensuite. Ce sont des formes également mixtes, de création récente, présentées dans ce numéro par Valeria Barouch, poéte suisse passionnée de formes inventives et de langues imaginaires. Inventé par Adelaide Crapsey, poéte australienne (1878-1914), cette forme de quintil serait aujourd'hui revendiquée en tant qu' « ***American cinquain*** ». Une appropriation à l'évidence facilitée, d'une part, par le modèle métrique du tanka qui l'inspire (22 syllabes sur 5 vers) et, d'autre part, par le modèle anglo-saxon de vers en progression par accent tonique – 1, 2, 3, 4 puis 1 accent. Soit en gros 2,4,6,8 et 2 syllabes. Toujours le principe (post)moderne de la mixité.

Quant au Fib, il adopte la séquence mathématique du mathématicien Fibonacci, qui la reçut au XIIIe siècle de l'Inde. Chaque nombre entier y est la somme des 2 précédents : 0,0,1,2,3,5,8,13 etc. En théorie, un Fib, comme un pantoun lié, est donc interminable. On lit cependant que le modèle « déposé » par les praticiens du « Fibbing » aux Etats-Unis mais aussi en France (Marc Lebel), est lui aussi inspiré d'un modèle japonais, le haiku : cette fois-ci avec 20 syllabes : 1,1,2,3,5,8. Force est en fin de compte de constater qu'on tourne un peu toujours dans la même « gamelle », bosselée, d'un quasi-impair, et il doit bien y avoir une raison à cela, si notre gamelle ne se tient pas bien plate sur la table des cuisine. J'y reviens bientôt.

Toujours sur le principe du quasi-impair, il faut encore mentionner, proche de la schaltinienne déjà citée, le ***dizain de Lochac***, construit de manière à aboutir au ***monostique*** cher à Emmanuel Lochac (1886-1956), aujourd'hui entre autres à Georges Friedenkraft, et toujours associé au fameux « Chantre » d'Apollinaire[2]. Enfin, il existe des formes brèves modernes informelles, assimilées de manière visuelle à leur

support, comme les ***cartes postales*** de Levet au temps des Messageries de Paul Morand, ou le ***cairn***, proposé par Jean de Kerno dans ces pages et que l'on pourrait rattacher à une tradition qui n'a pas fait souche – les ***stèles*** du grand Victor Segalen.

De la poésie pure avant toute chose

Toutefois, malgré la richesse inventives des formules quasi-impaires, dont ces quelques genres ne sont qu'une illustration très limitée, c'est bien l'attraction du haiku et du tanka qui a séduit les contributeurs de ce numéro 17. La revue avait déjà proposé, je l'ai dit plus haut, quelques associations haiku-pantoun, comme avec le poète danois Ole Lillelund. L'association haiku-pantoun-tanka formant potentiellement un triptyque « bancal » dont le nom resterait à inventer (3,4,5). Ne revenons pas sur ces rapports. En revanche, il convient de noter qu'il existe tout à fait au Japon des traditions populaires de quatrain (***dodoitsu***) ou de sizain (***sedoka***), encore que ceux-ci, partageant avec les autres formes-genres leurs vers de 5 et 7 syllabes, restent toujours des formes-genres mixtes (respectivement 7775 et 775/775). On pourra les appeler « quasi-pairs » si l'on veut ! Paul Claudel s'est intéressé au dodoitsu.

Cette partition populaire-pair / académique-noble-savant-impair dans le contexte du Japon confirmerait alors une hypothèse que je formule maintenant, quant au choix apparemment « impair » de la modernité, à l'inverse de choix « pairs » des traditions, comme on va le constater maintenant ; choix qui dépasserait donc infiniment celui que faisait Verlaine contre Banville ou Sully Prudhomme. Et qui, en réalité, en est le contre-pied. En effet, il semblerait indiquer que le choix de l'impair n'est pas le choix de la « musique avant toute chose », mais son exact contraire : le choix de la « poésie pure avant toute chose ». Nouvelle étape du détachement de la poésie du chant, après Rimbaud, avant Mallarmé, et enfin notre poésie de pur papier. Détachement du lyrisme d'une culture « moderne » savante et discriminatoire (de « classe »), du lyrisme au sens le plus simple de chant, et qui accompagne l'éloignement de la poésie de la parole partagée commune et originelle. De ses racines terriennes. De celles-ci qui, ancrée dans la boue, ont eu tout le loisir de vérifier qu'il n'existe pas de créature à trois ou cinq pattes. Je retrouve, à ce point, le goût des choix qu'aurait donc fait l'Occident, de choisir soit la tentative verlainienne du « pur impair », qu'il ne trouvait qu'au Japon, soit celle du pantouM, comme deux choix extrêmes.

Un, trois…

Pour autant, la plus grande prudence sera de rigueur, dès lors que je passe de ces poétiques bien connues, bien balisées, comme celle du Japon ou d'Occident, à des découvertes beaucoup plus « exotiques ». D'abord, qui dit impair ou ternaire ne dit pas nécessairement la même chose. Un genre ternaire non rimé comme le ***sijo*** coréen (le terme signifie « air dans le vent ») ne relève pas absolument de l'impair comme le font les genres japonais haiku et tanka auxquels il est habituellement comparé. En effet, dans ce genre souvent chanté par les *kisaeng* (les *geisha* coréennes) chacun des trois vers est divisé en quatre « pieds » ou groupement de syllabes, correspondant grosso modo à des « unités de souffle ». Les sites indiquent en général le groupement suivant, dont le total idéal forme un ensemble de 45 syllabes (44 à 46) : 3444//3444//3453. Le chant y retrouverait donc comme naturellement la parité, ce que le binaire est inscrit dans une sorte de fonction première de la vie. Le sijo n'est pas *terra incognita* dans la pratique des poètes francophones, je renvoie au recueil de *Poèmes coréens* que lui a consacré en 2015 Michel Miaille, poète curieux et prolifique à qui la revue *Pantouns* doit également des contributions. Voici un exemple fameux de la poéte Hwang Jini, contemporaine de Louise Labé, la « Sappho du sijo » :

동지달 기나긴 밤을 한 허리를 버혀 내여
춘풍 이불 아래 서리서리 넣었다가
어론 님 오신 날 밤이여든 굽이굽이 펴리라

Je coupe en deux la longue nuit de novembre,
Glisse une moitié sous la couverture printanière ;
Quand il viendra, je la déroulerai pouce après pouce pour rendre la nuit plus longue.[3]

La ***triade mongole***, dite universelle, dont la rime se situe en début de vers conformément à la versification mongole, est un autre exemple de genre intrinsèquement ternaire.

De très beaux exemples en sont donnés, traduits ou créés, dans ce numéro 17, de Marie-Dominique Crabières, Jean-Claude Trutt et Eliot Carmin, qui nous fit connaître ce genre. Il faut dire que l'esprit aussi bien savant que populaire, oral qu'écrit, analogique surtout de ces triades justement dites « universelles » a de quoi séduire les pantouneurs. Outre le fait que l'ancien chamanisme malais, celui du roman *Malaisie* de Fauconnier, est un cousin du chamanisme nord-asiatique…

Mais le trois réserverait bien des soucis à qui aimerait par trop simplifier. Les modalités diverses de passage de l'oralité à l'écrit, notamment, sont semées d'embûches. L'***elong*** des Bugis des Célèbes (Indonésie), qui est historiquement une sorte de long monostique dans sa forme écrite sur des feuilles de palmier, est devenu un trimètre dans sa forme écrite moderne – les poètes ayant décidé que sa survie passerait immanquablement par un statut de « ***haiku bugis*** » –, au choix :

mau melleq aja to na takkalaq pura to ni riwakkan lebbae

ou :

mau melleq aja to na
takkalaq pura to ni
riwakkan lebbae[4]

Comme « d'une couleuvre la coulante progression », pour extraire un beau monostique alexandrin d'un haiku de Michel Betting ! Tant la page fait le genre et l'oreille le défait… (Qu'on me permette, à ce propos, une parenthèse malaisienne au sujet de cette belle métaphore de Michel Betting, concernant cette question du transfert de la forme orale sur la page. Il s'agit d'un recueil écrit exclusivement en « tankas » par le poète anglophone malaisien Cecil Rajendra, *Tankas from a Tsunami*, 2006. En réalité, l'ouvrage est une longue méditation continue sur la catastrophe du tsunami de 2004, qui fera autant penser au poème de Voltaire « Sur le désastre de Lisbonne » (1756) qu'aux tankaïstes japonais. Formellement, les phrases sont « simplement » découpées en quintils, qui la plupart du temps ne sont pas autonomes. Tankas typographiques, donc… Mais poésie… et tankas tout de même ? Dans un tout autre contexte interculturel, le poète nobélisé Derek Walcott a réécrit en hommage à l'oralité une grandiose *Odyssée des pêcheurs sainte-luciens* en… ***tercets dantesques*** (Omeros, 1997).

Je ne sais trop si c'est ici qu'il conviendrait, pour terminer sur ce point, de mentionner le ***landay*** (littéralement, le « bref ») des femmes pashtounes, magnifique et tragique (?) instrument de résistance à l'oppression réservée aux femmes, et qui se présente comme un long vers à deux hémistiches inégaux rimés, de 9 et 13 syllabes, soit 22 au total – (tiens ! comme le quintil de Crapsey…). On a la chance d'en avoir, en français, un très beau recueil.

Père, tu m'as vendue à un vieil homme
Que Dieu détruise ta maison ; j'étais ta fille.[5]

Car un nouveau paramètre interfère ici : celui des conceptions culturelles de la notion de vers et d'hémistiche. Je pense au ***tebrae*** des femmes maures de Mauritanie, genre féminin fermé lui aussi, auquel j'ai consacré des recherches autrefois, et qui se présente comme un petit frère du landay avec ses deux hémistiches de 5 et 8 unités métriques (encore de l'impair bancal !). A l'écrit, mes étudiantes de Nouakchott présentaient les tebrae « à l'arabe », c'est-à-dire en monostiques à rime interne, sur une ligne. Comme on peut le vérifier dans la fameuse *Grammaire* de Marsden, c'est de cette manière également qu'est rédigée la poésie malaise, en écriture jawi (cf. *Les 9 Muses de William Marsden*). Exemple de tebrae composé en français, et qui en dira long sur l'ensablement des véhicules chics entre les tentes :

Si j'étais une Mercédès
il me pousserait et me changerait de vitesses

…deux, et quatre !

Et nous en arrivons au quatre !

Deux pieds deux bras certes, mais, comme le poète, la tête dans les nuages. J'ai indiqué plus haut, parmi les genres les plus rétifs à la traduction métrique et prosodique, le kural tamoul. Celui-ci présente néanmoins une caractéristique intéressante, au regard du pantoun : sa versification, fondée sur le mètre dit *venpa*, est aussi une versification de mots : deux

hémistiches ou vers de 4 et 3 mots en pieds *venpa*. Or, on sait que la métrique malaise est également une métrique de mots. Mais là s'arrête la comparabilité, puisque au déséquilibre mixte du kural (encore un!) s'oppose l'assise phénoménale du pantoun – 4 vers de 4 mots chacun, de radical presque toujours binaire, soit idéalement 64 syllabes. Avec le pantoun, on ne chemine pas en penchant du côté du riz du voisin. En quoi le ***gurindam***, distique sentencieux malais, lui reste lié par le nombril. Cet ancrage terrien (si l'on veut bien toujours me suivre dans mon hypothèse) serait donc l'une des raisons qui peut déranger en lui notre modernité, avant qu'on ne découvre peu à peu, *a contrario*, toutes les richesses que recèle cet accueillant ***dialogisme***. Sa « sécurité identitaire » est telle, qu'il peut s'offrir toutes les amitiés. On n'est solide en altérité que lorsqu'on l'est d'abord en soi-même, paraît-il.

Les autres formes classiques malaises que sont le ***seloka*** (du sanskrit ***shloka***, strophe quatrain) ou le ***syair*** (strophe monorime de la poésie narrative malaise), qui ne connaissent pas cette dichotomie, appartiennent eux aussi à une grande famille des genres quatrains, à laquelle le savant italien Prampolini a consacré une étude séminale. De cette grande tribu des formes essentiellement quatrain, la revue *Pantouns* avait très tôt signalé quelques beaux exemples accidentellement pantouniques, à travers la voix du germaniste alsacien et poète Jean-Claude Trutt, qui y revient dans ce numéro. Voici successivement de sa plume les traductions et recréation pantounique de deux quatrains alsaciens originaux de Nathan Katz, eux-mêmes des imitations du quatrain populaire alsacien de sa région sudgauvienne. On voit que la rime originelle ne suit pas le modèle pantounique, seuls les vers 2 et 4 semblant rimer :

's Schàtzele tüet d'Lippel spitze ;
's will mr gwiss e Schmitzle gàh –
Witt's nit ha ass d'Birle daige,
Müesch si zittig abenàh.
Nathan Katz

Ma petite chérie avance ses lèvres,
Elle veut sans doute m'embrasser.
Si tu ne veux pas que tes poires soient blettes,
Vaudrait mieux les cueillir à temps.
(Trad.)

Wissi Blüemle, rooti Blüemle
wachse an de Hecke
Maidel, wenn de ne Schmüetzel witt
muesch dich nit verstecke

Fleurettes blanches et fleurettes rouges
Poussent au bord de la haie.
Petite fille, si tu veux un baiser
Il ne faut pas rester cachée.
(Trad.)

Si tu ne veux pas que tes poires soient blettes,
n'attends pas pour les récolter.
Si tu vois qu'une fillette est prête,
n'attends pas pour l'embrasser
(Recréation pantounique)

Mentionnons, dans le même ordre, la copla andalouse,

Je voudrais être le sépulcre
Où un jour on te couchera
Et t'avoir avec certitude
Pour l'éternité dans mes bras.[6]

(Pantoun :

Un sanglier au clair de lune,
sous les bambous il a fait sa bauge.
Mon aimée est semblable au linceul,
même en lambeaux, je l'aurai sur la peau.
(Trad. Georges Voisset)

Autre copla :

Quand serons-nous, mignonne,
Tels les pieds du Seigneur :
L'un au-dessus de l'autre,
Un petit clou entre les deux !

Comment ne pas citer encore, à propos des formes-genres quatrains européennes, la trova portugaise, avec son très grand poète Fernando Pessoa et ses *Seize quatrains au goût populaire* (*Action poétique* 104, 1986), dont certains sont, en traduction du moins, de véritables pantouns ?

La pelote est tombée par terre
Et elle s'est déroulée.
Tu passes la main dans tes cheveux,
Je ne sais pas à quoi tu penses.

Laquelle trova nous emmènerait dans un tout autre monde encore… brésilien !

© Françoise Gatillon

Questions de reconnaissance

Nos contributeurs ne se sont pas intéressés, dans ce numéro, à ces grandes formes européennes essentiellement quatrain. Cette absence est à remarquer, car elle fait sens. Outre la raison indiquée plus haut, il y en a peut-être au moins une autre, plus évidente encore. Il y a en effet une difficulté majeure à emprunter des formes qui, ramenées à notre versification, perdent leur singularité, leur originalité, leur identité unique. Leur reconnaissance. Prenons l'exemple du ***daina*** letton, qui est par excellence un cas de forme genre essentiellement quatrain à statut national, puisqu'il a été inscrit en 2001 au registre *Mémoire du Monde* de l'Unesco. Les médias ne l'appelleraient pas « ***haiku letton*** »[7], ce qui est une aberration, mais bien « ***pantoun letton*** » si le pantouM n'avait pas fait tant d'ombre à ce dernier ! Nouvelle preuve que l'on ne prête qu'aux riches !

Ainsi donc, qu'est-ce qui, en traduction, permettrait d'identifier comme tel un daina en français ? Il en va de même de la chastuska russe, ou de la copla andalouse, ou du ***gamlestev*** scandinave, ou de la plupart de formes dont l'identité ne se singularise pas, une fois passés en notre langue, par un trait constitutif qui lui soit propre et qui demeure visible.

Plus globalement, on touche là à la difficulté majeure de la poétique des genres poétique, y compris des formes-genres à contrainte(s) : aucun genre ne se définit exclusivement par la forme. La thématique, les contenus, l'esprit des genres, la langue surtout, y ont une part plus ou moins grande, plus ou moins visible, mais intrinsèquement présente. Seuls ces derniers, par exemple, distinguent un haiku d'un ***senryu***, tel haiku de tel ***kyoka*** : ces distinctions de tonalités sont d'ailleurs très codées dans la poétique japonaise, ce qui rend toute prétention de ces genres à la transposition, apparemment si simple, d'autant plus aléatoire. Pour ne pas dire illusoire. On doit par principe dire la même chose de toute autre transposition, à des degrés divers – sonnets indonésiens et pantouns francophones inclus… Quant à savoir si le succès du haiku ne reposerait pas, justement, dans l'aisance de cette illusion…

Enfin, dans un contexte d'oralité, la « performance » du dit lui insuffle une valeur propre. C'est ainsi que tel pantoun récité par une Belle devant sa psyché est en réalité un charme magique pantouné – une ***mantera*** malaise… ou l'inverse :

Peigne ! Peigne de corne !
Peigne au feu du midi !
Sois, mon visage, étoiles folles,
éclat des célestes péris !
(Georges Voisset, *250 Pantouns*, 102)

Quelle « *identité première* » devrons-nous retenir, dans ce jeu subtil des identités entrecroisées auquel le pantoun excelle ? Voici un daina où la présence du *je* dans le premier vers serait a priori incompatible avec le pantoun… si l'on ne connaissait de très belles transgressions à cette règle, mais où le parallélisme analogique relève exactement de l'art du pantoun :

J'ai trois mesures de chansons
Dans ma houblonnière.
Il m'a fallu trois années pour chanter
Ce qu'une seule contenait.

En quoi peut-il nous apparaître comme un daina letton ? Toujours parmi les genres signalés par Prampolini, voici une traduction (d'après l'anglais) d'un gamlestev (***stev*** ou quatrain ancien) scandinave, genre à rimes croisées comme pantoun (je tente de les restituer) :

Oh qui va lacer mes bons souliers
Et qui gantera mes mains
Et qui voudra me ceinturer
D'un long long cordon de lin ?

Seul, le recours à la langue d'origine, dans laquelle le gamlestev est écrit en un mètre qui lui est spécifique, permettrait de reconnaître… un gamlestev[8].

Ainsi que je l'ai déjà signalé plus haut, on retrouve dans beaucoup de versifications anciennes, tamoule, celtique, norroise, la même quasi impossibilité de transférer des catégories archi-compliquées dans nos langues. C'est tout simplement que, plus on remonte dans le temps, dans des sociétés très compartimentées, plus le « corporatisme » de la caste des aèdes professionnels se tenait à l'abri du vulgaire. (Je me demande si la prolifération des genres fixes inventés de nos jours, aux Etats-Unis notamment, ne procède pas du même principe de « prise de possession de la poésie », établi à l'usage individualiste de notre propre e-civilisation, et entamé depuis bien longtemps [voir les troubadours]… L'art du pantoun, collectif, ancestral, ludique et… anonyme, serait là encore quelque antidote ?)

Quelques quatrains encore, d'apparence fort pantounique, venus de chez les Tatars de Crimée,

Le soleil se lève en faisant le tour
Comme s'il fût attaché au pommier.
Si nous restons vivants, un jour nous reviendrons
Faisant le tour comme le soleil. [9]

…d'Amazonie,

J'ai mis un baiser dans ta paume
Elle avait le parfum du melon d'eau.
Dans ta paume j'ai mis un baiser,
Et j'ai eu les reins tout en feu.[10]

…de chez les rémouleurs et hongreurs itinérants du Pays basque (noter la rime croisée),

Gathia bezala, deitzen dügü Txitxu
Hura üdüri beita, adret eta filou
Hargatik zeren segür, jum muskillu
Maska(ra) detan, biarneses krestadou

Comme le chat on l'appelle Txitxu
Il ressemble à celui-ci adroit et filou
C'est pour cela que monsieur est aisé
Et pour la mascarade « hongreur » en béarnais.[11]

Pour conclure sur ce point très important des rapports pantoun / formes-genres essentiellement quatrain, c'est donc au final la *capacité de reconnaissance* qui servira de mesure au transfert interculturel, et c'est pourquoi l'on conviendra qu'un pantoun bien balancé n'est pas un pantoun s'il n'est pas scindé. Je termine avec une forme quatrain parmi les genres rarement pratiqués en France mais les moins inconnus, le ***rubai*** des fameuses *Rubayyates* d'Omar Khayyam. Le genre est persan, le terme, arabe, signifiant « quatre vers », donc quatrain. Toutefois, le rubai persan classique s'est fixé avec un système rimique « bancal », *aaba*. On retourne, en quelque sorte, dans la gamelle – mais cette généricité « bancale » (à la différence de celle du pantoun) ne peut apparaître en revanche que dans une traduction rimée. Ceci suffira, chez des lecteurs francophones ou occidentaux, à le singulariser. En effet, comme je l'ai dit plus haut, la notion de

rime dans nos versifications implique une binarité systématique : la rime orpheline est inconcevable dans le système.

À l'instar de Ion Roşioru, le rubai a attiré des poètes contemporains, comme James E. Cox (*Rubai*, 2009). Français et francophones, en matière d'exotisme arabo-islamique, semblent toutefois avoir plutôt suivi la tradition ouverte par Goethe puis Hugo (toujours eux) dans leur découverte du ghazel : un genre fixe formé de distiques-refrain mais de format variable, donc a priori hors de notre propos (cf. Aragon, « Ghazel au fond de la nuit »), encore que l'élide qu'affectionne Ion Roşioru ne soit qu'une autre dénomination d'un ghazel à 5 distiques. Une remarque à ce propos : c'est précisément en fonction du principe absolu du couplage des rimes que Théodore de Banville inventa la loi de clausule du retour du premier vers comme dernier vers, dans le « vrai pantoum malais » : ceci afin que chaque rime du poème puisse se répéter 4 fois, ce sans quoi la première ne serait pas reprise. Il importait, pour Banville, que le système rimique se referme parfaitement. Que le poème écrit atteigne à sa complétude, au lieu de rester ouvert comme en oralité ou semi-oralité malaise d'origine. L'originalité du rubai est donc forte en Occident, puisque l'exact rejet de cet esprit de système (joies de la gamelle). Tout comme le « vrai pantoun malais lié »…

Au rubai persan il faut associer le ***mani*** turc, bien moins connu mais fonctionnant de façon similaire. Le rubai, comme la plupart des genres arabes et persans, a été intégré à la poétique malaise, et comme les genres antiques chez nous, il en fait partie, à l'instar du ghazel, etc.

Quatrain et plus si affinités

Distinguons maintenant entre les genres essentiellement quatrains et les genres quatrains malléables, ou optionnellement quatrains. Un exemple des seconds est le ***stornello*** italien, à savoir le genre qui a servi aux Italiens à dénommer le pantoun comme « ***stornello malais*** ». Je renvoie ici aux études que nous lui avons consacrées dans ce numéro et le précédent, en relevant simplement que le stornello peut posséder un nombre variable de vers. Il est proche en cela de l'épigramme amoureuse. Mais alors une nouvelle question se pose, d'ordre thématique cette fois-ci : qu'est-ce qui distingue une variante normative d'une variante transgressive ou locale ? Cherchons des exemples d'épigrammes satiriques grecques, latines ou de notre cher XVIIIe siècle, avant de tenter d'y répondre. Rien ne les distingue, sinon la tradition contextuelle.

Victor Pogdaev nous apprend qu'originellement, la chastushkta était un sizain[12]. Forme de poésie orale, elle est, comme le pantoun, chantée de façon enchaînée. Souvenons-nous que le pantoun est également un sizain dans certaines régions comme à Sumatra. Elle est devenue au fil des temps un quatrain, structure plus aisée à mémoriser – et même, nous dit-on, très souvent, un simple distique. Le quatrain semble bien, en effet, une forme particulièrement universelle, tout comme le mètre tournant autour de huit syllabes (voir nos numéros de téléphone). On tient là une sorte de secrète « règle d'or ».

Autre chastushka, qui avait été présentée dans nos premiers numéros :

Lodka tonet i ne tonet,
Potikhonechku plivyot.
Miliy lyubit i ne lyubit –
Tol'ko vremechko vedyot.

Un bateau coule et ne coule pas
Glissant là-bas entre les vagues
Mon ami aime et n'aime pas –
Je perds mon temps dans le vague.
(Trad. Georges Voisset)

Vi razrezh'te moyo serdtse,
Posmotrite na nego:
Ne beleye serdtse sazhi
Eto vsyo iz-za nego.

Fends mon cœur
Regarde dedans :
Mon cœur est noir comme de la suie
A cause de lui.
(Trad. d'après V. Pogadaev)

(Pantoun :
Brille la lune, scintillent les étoiles,
un corbeau picore dans la rizière.
Puisque tu ne veux pas me croire,
fends ma poitrine en deux, vois mon cœur !)

Je n'ai pas retenu pour ces commentaires, déjà bien trop longs, la poésie chinoise, celle des Tang en particulier qui ont largement pratiqué le quatrain, le ***jueju***. Mais aussi toutes les formes binaires liées au principe essentiel du parallélisme voilé qui anime largement la poétique chinoise – et dont le Japon a hérité pour développer ses variantes phares. Voici un exemple de ***duilian*** ou distique parallèle convergent, qui est comme sa « marque déposée » sur les enseignes publiques

La source est pure, digne de laver les pierres à encre.
La montagne est distinguée, apte à conserver les livres.[13]

Il y aura lieu de consacrer un numéro et des études spécifiques sur cette relation entre le pantoun et la (ou les) Chine(s), relation partiellement intrinsèque au contexte de l'Archipel malais. Jean-Claude Trutt s'y est déjà bien attaché (LIEN).

En guise de conclusion : La Grande Déclinable

Loin de nous l'idée de recréer un Jurassic Park des espèces poétiques disparues. Un conservatoire génétique de celles en voie de disparition, peut-être… Quid du ***tanaga*** philippin, du ***wangsalan*** et du ***parikan*** javanais, etc., d'une exploration comparative encore jamais tentée des formes de l'Archipel malais aux trois cents langues ? Quid des interférences avec le monde des genres arabo-islamiques importés ? Une soixantaine d'années après Giacomo Prampolini, faire le tour de ces questions demeure une curiosité d'aventurier dans des terres toujours aussi peu balisées par nos habitudes. Mais une chose a changé : nos habitudes y apparaissent, du coup, de plus en plus comme des symptômes de fixations.

Que dire donc pour finir ? Qu'en même temps qu'aux Etats-Unis, on crée des formes nouvelles tous les jours pour alimenter des sites de poésie, le patrimoine des formes des cultures du monde se réduit à la même vitesse ? Que le succès des unes signe la disparition des autres ? Qu'à l'inverse, avec Internet, le répertoire disparu n'attend que de renaître sous les doigts ? Ou bien que toujours, une poignée de formes suffira, ici ou là, aujourd'hui comme hier, à combler une curiosité culturelle par essence limitée ?… Que la poésie étant partout, une forme, une seule, après tout, l'absence de forme, suffirait largement ? Ou enfin, que si la poésie a bel et bien de (belles) formes, elle n'a en revanche rien à faire des étiquetages et de notre souci de labels déposés ? Je pense pour ces derniers mots aux « ***déclinables*** » d'Aurore Pérez dans ce numéro, à ce principe élémentaire de la Poésie qui s'est TOUJOURS affirmé dans le dépassement ultime de toute « règle » – ce pourquoi elle en a besoin.

Ce pourquoi le pantoun est un maître magistral. ■

---

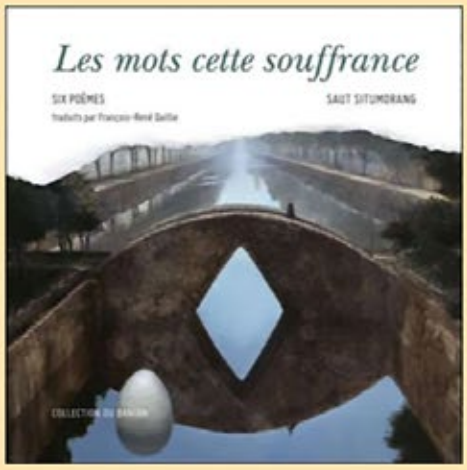
1. R. Davies, « Haiku and Englyn », *Toronto Daily Star,* 4 avril 1959.
2. *Emmanuel Lochac, ses visages et leurs énigmes*, ouvrage collectif sous la direction de Jacques Arnold, avec la participation de Serge Brindeau, Jean-Pierre Desthuilliers, Georges Friedenkraft, Pierre Menanteau, Yves Martin, Jacques Simonomis, La Jointée, 1994.
3. Voir aussi *Erables rougis, poèmes anciens sijo et contes de Corée*, Jin-Mieug-Li et M. Coyaud, PAF, 1982 et Nicholas Jose, „Seven Cambridge sijo" in „Writing Asian Poetry in English", *Mascara Literary Review*.
4. Royal Netherlands Academy of Arts and Sciences.
5. Zarmina, sur *Poetry Foundation*. Sayd Bahodine Majrouh, *Le suicide et le chant. Poésie populaire des femmes pashtounes*, Paris, Les Cahiers des Brisants, 1988 (trad. A. Velter).
6. *Coplas, poèmes de l'amour andalou*, trad. G. Levis Mano, Paris, Allia, 2010.
7. "Like haikus in Japan, Latvia has its own poetic form: dainas, which are either sung or recited during people's festivals." *Le Journal International*.« Forme populaire de poésie, le daina est à la Lettonie ce que le haïku est au Japon : un symbole fort de l'identité et une partie intégrante du folklore nationale. Récité ou chanté selon le contexte de son énonciation, on dénombre plus d'un million et demi d'écrits de ce genre. Les lettons disent eux-mêmes, non sans ironie, qu'il existe un daina pour chacun d'entre eux », in *Erasmus Lettonie*, 7 septembre 2014.
8. « Stanzas in gamlestev meter were already established around the end of the 13th century » (Wikipedia).
9. N K Dmitrien – O. Chatskaya, « Chansons populaires de Crimée », *Journal asiatique* 928, 1924.
10. P. Duchartre, *Légendes, croyances et talismans des Indiens de l'Amazone*, Paris, Tolmer, s.d.
11. E. Dicharry, *Du rite au rire. Le discours des mascarades au Pays basque*, Paris, L'Harmattan, 2012.
12. « The earliest *chastushka* had 6 stanzas.The basic type, 4-stanzas (quatrain) was created at the second half of the 19th century; it is performed with dancing and without it. There are 4-stanzas chastushki which are performed only while dancing (for example, during a quadrille). Besides, there are two- stanzas chastushki, so called «Stradaniya» (from the word «suffering») and «Semyonovna» (first appeared in 1920s). Chastushka is usually called as poetry of minor form. But chastushka is never sung alone («I string one chastushka on another as on the thread»). During performing, cycles of chastushki are improvised (sometimes up to 100 stanzas). After each chastuska, there is a full musical refrain without lyrics to give the listeners a chance to laugh without missing the next one. » Victor Pogadaev, "Russian Chastushka and Malay Pantun: A Comparative Study", *Folklore and Folkloristics Vol – 1*, No - 1 June 2008.
13. H.Delaye, « Les *duilian*, phrases parallèles et convergentes ».

Association franco-indonésienne Pasar Malam

L'association franco-indonésienne *Pasar Malam* (« foire nocturne » en indonésien, en hommage au grand écrivain indonésien Pramoedya Ananta Toer) veut contribuer à la compréhension et à l'amitié entre les peuples français et indonésien.

Fondée en 2001, elle souhaite faire connaître un pays peu connu en France malgré une culture unique et diverse, ancienne et contemporaine d'une grande richesse et d'une grande vivacité.

Outre une revue bi-annuelle, *Le Banian*, l'association Pasar Malam publie des livres de fiction indonésienne, dont des romans, des pièces de théâtre et des recueils de poèmes.



Plus de 120 sonnets indonésiens de Muhammad Yamin à Sapardi Djoko Damono, anthologie bilingue français-indonésien, établie et introduite par Étienne Naveau, Paris, Le Banian, 2015.
Les mots cette souffrance, de Saut Situmorang. Poèmes traduits par François-René Daillie, Paris, Le Banian, 2012
Le Chant à quatre mains. Pantouns et autres poèmes d'amour, bilingue français/indonésien, présentation, commentaire, traduction par Georges Voisset, Paris, Le Banian, 2010.

http://association-franco-indonesienne-pasar-malam.com/fr

Avis de grand frais sur le pantoun

Deux douzaines de tout petits hommages

par Jean de Kerno

Avis de grand frais

Sur la corde épinglé le pantoun claque au vent.*

*

Deux pièces chauvines

Pour Serge et KC

Rondeau

Non en pantoun ma mignardie,
trop inconnue de tous ici,
je te loue, Malacca Jolie.

Qu'en ce rondeau qui navigua
de Martinique jusqu'à toi,
chacun faisant ce qu'il sait faire,
tu recueilles plutôt ma foi.
Non en pantoun.

Qu'importe le nombre de vers!
Qu'ailleurs un critique sévère
s'exerce en tanka, en Prévert,
en triade, haiku ou Homère,
on pardonne aux plumes amères.
Non en pantoun.

*Ce monostiche évoque le terme de *sampiran* ou «corde à linge» qui désigne en indonésien le premier distique du pantoun, celui qui sert à «épingler» le sens (il est appelé le *pembayang*, «ombre projetée», en malais).

Fatras trois fois mythique

Voyez le Blanc-Cerf de Malacca
Luttant contre le Cerf-Blanc d'Arthus !

Voyez le Blanc-Cerf de Malacca
Le ventre gonflé de baies d'amla,
Le Raja Portugais joue dessus
Trois cent escudos en chocolat
Que le champion breton il vaincra,
Cependant sous le soleil trop dru
Sa mise dans sa main a fondu
Et quand le Blanc-Cerf il caressa
Peu s'en fallut qu'il eût tout perdu
Si Blanc-Cerf n'eût fini chocolat
Luttant contre le Cerf-Blanc d'Arthus.

Pâques 2016

Carte postale

Panton, Vermont, 1762

Chers tous,
La *Papillonne* est enfin arrivée et moi avec. Tout est vert aussi
mais le révérend non plus n'a jamais entendu parler de Panton,
Lincolnshire. Je lui remets vite ce petit écrit
car il doit renvoyer demain son sauvage au ponton.
Votre petit Ben

Deux triolets

Triolet auvergnat

Pantounant excessivement
Je vous dédie ce triolet
Aux quatrains liés cependant
Pantounant excessivement
Puisqu'en huit vers jolis ou laids
(Non malais : du Puy-en-Velay)
Pantounant excessivement
Je vous dédie ce triolet.

Sur Sidonie a plus d'un amant
de Charles Cros

Sidonie a plus d'un amant
Pantoun a plus d'une maîtresse
Que voici un couple épatant
Sidonie a plus d'un amant
Mais nul comme Pantoun ne tresse
Le mystère entre ses deux S
Sidonie a plus d'un amant,
Pantoun a plus d'une maîtresse.

La Grande Vague de Kanagawa
© Hokusai
Estampe sur bois, 1830-1831

Lucky Luke, dizain de Lochac

Et soudain deux anolis verts
se poursuivant sur le jasmin…
À ton silence le vois bien
tu hésites : désir ou colère ?

Pas une seconde de plus,
Lucky range son revolver –
Il a si souvent perdu –

Puis redescend de son cheval
Et elle, au Poète fatal :

– Couche un vers, et prends-moi dessus.

Deux limericks

À Shamina, ma petite Alice

Hier la reine de Carthage
déclara : « *Les enfants pas sages*
pantouneront
sans rémission
tant qu'ils n'ont pas rempli leur page. »

Répondit Mamat de Penang,
tout *mâchuré*, tirant la langue :
« *Pantounerons*
tant que voudrons,
mais chez Uncle Pantun Sayang! »

Englyn gallois

Cet englyn n'ai envoyé que pour vous
d'amour saoûl tout un jour,
mais j'ai gardé vos yeux pour
la cellule à dégriser.

Deux seloka malais

Quatre mains pour mieux danser ;
Cinq doigts pour mieux embrasser ;
Un soleil pour te comparer ;
Pas de mots pour te remplacer.

*Sur une lecture de Manimekhalai***

– Ô jeune fille à la taille de murraya,
au pubis de capuchon de cobra,
si je renaissais courtisane, comme toi,
m'emporterais-tu aux pieds de ton Bouddha ?

*

Gurindam comique (malais)

Si tu me voulais musicien
Je porterais la grosse caisse.

*

Dialogue entre copains
(deux elong bugis)

*– Quelle est ta préférence : / le crocodile des montagnes / ou la boue de la rivière ?****

– Entre l'Intelligente / et la Jolie / le dugong broute les hauts fonds.

**Manimekhalai, héroïne bouddhiste, née dans la caste des courtisanes et devenue une sainte prosélyte majeure du bouddhisme originel.Titre du roman antique tamoul éponyme du IIe siècle AD.
***Elong bugis authentique (monostiche en trimètre). Code pour signifier « la Jolie » et « l'Intelligente ».

Trois pièces nippones

Aubade à Sukhotai

grenouilles et moi
toute une nuit de louanges
la beauté des pluies

cris avant-coureurs
d'une aube trop affairée
guérisseurs du temps
ma main tendue vers la nuit –
mais quelle paume retient ?

Cris avant-coureurs
d'une aube affairée.
Mes crayons de couleur
se lèvent pour colorier.

grenouilles et moi
toute une nuit relever
l'oraison des pluies
ô le cri porte-couleurs
préparateur de matins

Dodoitsu

Sur la Crête aux Colibris
dentelle du Morne Rouge
devant la fleur immobile
je m'use les ailes

Sedoka

bonhomme qui fuit
le nuage heurte le toit
déchiré par l'angle vif.
lente écharpe rose
la flanelle déroulée
pourtant il ne neige pas

*Landay****

Enfile ma burqa de Pashtoune / et vois comme il convient d'engrillager le pantoun.

*

Shiva assis devant la mer, rubai

Absorbé trop longtemps par le couchant
je lève la tête – un croissant
de lune était sur mes cheveux –
j'ai frôlé le dieu, un instant.

Deux mani turcs

Lumière entachée de nuit,
Goutte de jour dans ma nuit.
En noir et blanc ce pantoun
S'est réincarné mani.****

Au prophète Mani

Le paon déplumé étire
sa roue usée pour l'Emir.
Risible nature humaine,
de Moi t'interdis de rire.

*

Sijo pour une Louise Labé coréenne

Le pianiste découpe méthodiquement le piano sous ses doigts fins,
il dépose les touches noires dans un petit sac, puis les jette à la nuit.
Quand je m'assiérai en cachette sur le tabouret, ma belle au teint d'ivoire apparaîtra.

Trois choses qu'un Homme ne saurait inventer

À Jérôme

Ciel bleu qui devient rouge sang,
Miel d'été qui dore les joues d'une nèfle,
Vielle qui fait danser les vieux chênes.******

*

*À un certain Jean, cairn*******

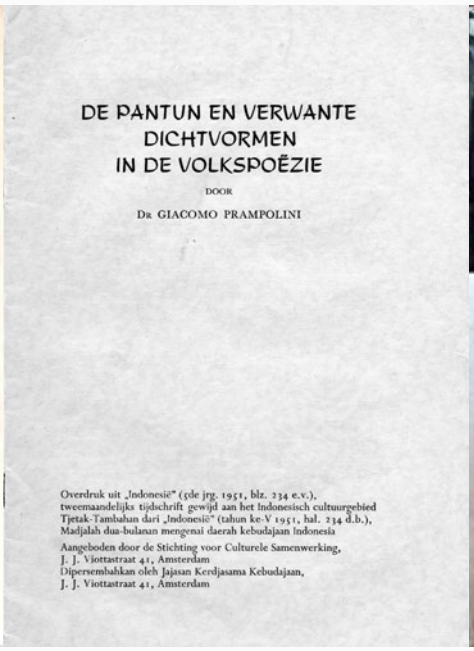
Écuries.
Araignées. Harnais
de cuir déchiré. Fusils Lebel.
Plafonds éventrés. L'enfant. Docks.
Ô pourquoi as-tu été si pressé de partir
Là-haut juste avant que je vienne au monde ?

****Landay, monostiche syllabique à deux hémistiches rimés (9 / 13) des femmes pashtounes.
*****Imitation d'une triade universelle mongole. La rime en mongol se situe en début de vers.
******Forme brève imitant le cairn ou montjoie. Genre inventé ce jour par l'auteur. Il repose formellement, comme le pantoun, sur un socle de deux vers donnant le sens. Au-dessus, accumulation de mots-pierres signalant de loin une trace, et imitant la forme du genre. Par sa thématique, le cairn se rapproche souvent, comme ici, du genre de la stèle.

Le tour du monde du *quatrain*

À PROPOS D'UNE ÉTUDE DE GIACOMO PRAMPOLINI

par Jean-Claude Trutt


DE PANTUN EN VERWANTE
DICHTVORMEN
IN DE VOLKSPOËZIE

DOOR

Dr GIACOMO PRAMPOLINI

Overdruk uit „Indonesië" (5de jrg. 1951, blz. 234 e.v.), tweemaandelijks tijdschrift gewijd aan het Indonesisch cultuurgebied Tjetak-Tambahan dari „Indonesië" (tahun ke-V 1951, hal. 234 d.b.), Madjalah dua-bulanan mengenai daerah kebudajaan Indonesia

Aangeboden door de Stichting voor Culturele Samenwerking, J. J. Viottastraat 41, Amsterdam
Dipersembahkan oleh Jajasan Kerdjasama Kebudajaan, J. J. Viottastraat 41, Amsterdam

C'est Georges Voisset qui m'avait parlé en premier de cet érudit italien, Giacomo Prampolini (1898-1975), célèbre en Italie pour sa monumentale *Histoire de la Littérature mondiale*, parlant je ne sais combien de langues et s'intéressant aussi, entre autres, au pantoun et à la littérature malaise. Le petit fascicule que j'ai trouvé grâce au net est en langue néerlandaise et est intitulé : *De Pantun en verwante Dichtvormen in de Volkspoëzie* (le pantoun et les formes poétiques apparentées dans la poésie populaire). Ce texte avait été publié dans la revue Indonesiē en 1951. Georges Voisset avait cité l'article en question dans la bibliographie de son *Histoire du genre pantoun* (voir : Georges Voisset : *Histoire du genre pantoun – Malaisie – Francophonie – Universalie*, édit. L'Harmattan, Paris, 1997).

Prampolini a beaucoup d'admiration pour ce qu'il appelle cette « miniature de la poésie populaire » qu'est le pantoun, et c'est justement pour mieux cerner ce qui fait son originalité qu'il a entamé un véritable tour du monde du quatrain, cherchant à mettre en lumière les convergences et les différences entre cette forme poétique indonésienne et les quatrains du reste du monde.

Le quatrain, dit-il, qui, malgré sa brièveté, crée un monde en soi, semble être la forme poétique populaire la plus répandue sur tous les continents, alors que la forme tercet ou triade semble beaucoup plus rare et peu répandue en-dehors des régions celtiques (Irlande, Pays de Galles), ajoute-t-il.

Prampolini commence son tour du monde par la Chine. Et se réfère d'abord à l'étude de

son collègue hollandais Braasem (voir W. A. Braasem : *Pantuns, De Moderne Boekhandel Indonesië*, Amsterdam-Djakarta, 1950) où celui-ci parle de la correspondance entre le pantoun et les anciens quatrains chinois du *Chi-king*, une correspondance qui lui paraît tout à fait défendable, dit-il. J'avais moi-même déjà évoqué ce thème puisque Hans Overbeck en parlait dans sa fameuse étude du pantoun parue dans le *Journal of the Royal Asiatic Society* (voir : Hans Overbeck : The Malay Pantun, *Journal of the Royal Asiatic Society*, Straits Branch, 1922) et citait deux de ces quatrains provenant du fameux *Livre des Odes*.

Quant à Prampolini, il a découvert un exemple de poésie populaire chinoise moderne de Pékin (voir : *Peiping rhymes*, compiled and translated by Kinchen Johnson, Peiping, 1932) qui, dit-il, l'a beaucoup frappé et qui ne semble guère différent, d'après lui, d'un pantoun malais :

Le grand fruit du diospyros
est rouge à l'extérieur, doux à l'intérieur.
Il est doux comme miel d'avoir encore ses parents,
amer comme la gentiane, ne plus en avoir

(*diospyros* correspond à *kasemek* en indonésien, dit-il.)

Mais, d'un autre côté, dit-il encore, il ne lui semble pas correct de comparer les quatrains délicatement ciselés de la période Tang avec le pantoun, même si dans les produits de cette poésie si raffinée on trouve souvent des motifs inspirés de la vie populaire de tous les jours.

Après la Chine, Prampolini aborde le Japon. Alors que la poésie officielle japonaise se coule depuis 12 siècles dans les formes immuables du *tanka* et du *haikai*, dit Prampolini, le japonologue Georges Bonneau a montré que la campagne connaissait le dodoitsu, poème des populations de la plaine, un quatrain composé de 20 phonèmes (voir : Georges Bonneau : *L'expression poétique dans le folklore japonais*, en 3 volumes, édit. Geuthner, Paris). Mais on est loin du pantoun, écrit Prampolini. Il a lu bien des *dodoitsu* et *min-yô* (ou chants populaires en général, incluant les fameuses chansons de *geishas*), dit-il, sans jamais rencontrer de construction semblable à celle du pantoun avec sa coupure si nette au milieu. Et pourtant, il en a trouvé un, dans l'*Anthologie de la poésie japonaise* de Georges Bonneau (Paris, 1935). Le voici :

La fleur qui tombe en ce printemps
fleurira à nouveau au prochain printemps
Mais toi et moi, nous n'avons
qu'un seul printemps, c'est tout.

Personnellement je suis frappé par cette image. Je trouve qu'ajouter à l'idée commune de la beauté qui passe et donc de la nécessité du *carpe diem*, celle du drame qu'est l'existence humaine quand on la compare à la nature qui l'environne et qui, elle, connaît le renouveau, contrairement à nous (encore que les tenants des philosophies indiennes ne seront pas d'accord), est une idée intéressante qui dramatise le poème. Et j'ai l'impression que ni Ovide, ni Ronsard n'y ont pensé (mais je peux me tromper).

Mais revenons à notre ami Prampolini. Je regrette, dit-il, de ne pas connaître suffisamment la poésie de Corée, du Siam, de Birmanie et du Vietnam. Mais il signale l'existence d'un quatrain dans la poésie orale de Mongolie (chez les Kalmouks et les Bouriates), trouve que Braasem a eu raison d'attirer l'attention sur un *quatrain tibétain* ou *short song* (Braasem : *Pantuns*, ouvrage cité). Beaucoup de ces poèmes courts sont des chansons d'amour, comme le pantoun, dit Prampolini, et, pour cette raison, se meuvent dans la même sphère. Ce qui est remarquable, dit-il, c'est qu'ils ont même attiré l'attention du monde cultivé, dont le Dalai lama qui a d'ailleurs respecté la structure du poème populaire : 4 vers, chacun de 6 phonèmes (voir : *Love songs of the sixth Dalailama Tshang-dbyangs-rgya-mtsho*, traduits en chinois et anglais, Academica Sinica, Péking, 1930). Les correspondances entre les *gtang-thung-bzhad* tibétains et les pantouns mériteraient une étude plus approfondie, pense-t-il.

Puis Prampolini aborde brièvement le *hainteny* de Madagascar (voir Jean Paulhan : *Les hain-tenys*, Paris, 1938). Il lui semble un peu hasardeux de chercher une relation entre le pantoun et le hainteny, même s'il s'agit là aussi de poésie typiquement populaire. Bien sûr, dit-il, il sera toujours possible de trouver

l'un ou l'autre hainteny avec une construction binaire, mais selon son opinion le poème malgache se meut d'ordinaire dans une toute autre direction que le pantoun. Il ajoute qu'on pourrait tout au plus trouver un certain parallèle entre le hainteny et le pantoun *berkait* (ce qui me paraît un peu surprenant!).

Prampolini continue ensuite son voyage en Asie et passe au sous-continent indien: le quatrain est assez bien répandu dans les différentes littératures de l'Inde, dit-il, mais est le plus souvent du genre sentencieux, que ce soit sur le plan érotique ou religieux, et n'a pas d'autre rapport avec le pantoun si ce n'est sa longueur. Pourtant, Hans Overbeck et aussi Georges Voisset, il me semble, ont montré combien certains quatrains éducatifs bouddhistes sont proches du pantoun.

C'est surtout dans le domaine des langues dravidiennes que le quatrain s'avère être la forme poétique la plus répandue, dit Prampolini, et il serait probablement intéressant d'étudier l'œuvre de certains poètes Tamils ou Télougous, ce qui donnerait une image plus précise des sources d'inspiration de ces peuples.

Et puis Prampolini s'attaque à l'Iran et à la Turquie. Dans le monde iranien on rencontre d'abord le fameux quatrain des grands poètes mystiques et sceptiques persans (avec le schéma de rimes *aaba*), le *rubayat*, qui est un produit intellectuel raffiné, dit-il.

Mais, une fois mis de côté ce monde-là, ce monde cultivé et artistique, on devrait porter quelque intérêt, dit Prampolini, à la poésie populaire persane et afghane: car le quatrain y fleurit, et on pourrait même trouver, ajoute-t-il, quelques exemples qui présenteraient une relation furtive avec le pantoun.

En Turquie, toujours d'après Prampolini, on trouve le mani, un quatrain de poésie populaire du genre amoureux (voir: Karl Lokotsch: *Türkische volkstümliche und Volkspoesie*, Bonn, 1918). Le suivant mérite d'être cité:

Je jette le miroir dans le jardin
entre les fleurs de l'enclos
Elles sont douces comme soie, je veux les baiser
les boucles ondulantes de ma mie
Encore que je ne comprends pas bien le motif du miroir…

A propos de la poésie arabe classique Prampolini dit qu'elle « se meut au stade du distique ». Je suppose qu'il fait référence au ghazal qui est effectivement ce que l'on a appelé un collier de perles, en fait une suite de distiques. Et, effectivement chaque distique est supposé être un poème en soi.

Mais c'est surtout dans la poésie populaire arabe, dans les différents dialectes locaux, que Prampolini constate une tendance au quatrain, avec différentes règles de rimes. On a découvert des quatrains en Palestine, dit-il, avec, en général, les rimes *aaax* (voir: Leonhard Bauer: *Das Palästinische Arabisch*, Leipzig, 1913), à Tunis et à Tripoli, où les rimes sont au contraire a-b-a-b (voir: Hans Stumme: *Tunesische Märchen und Gedichte*, en 2 volumes, Leipzig, 1893), au Yémen (voir: Ettore Rossi: *L'arabo parlato a San'a*, Rome, 1939). Quant à l'Algérie et au Maroc, on aurait intérêt, dit-il encore, à s'intéresser aux quatrains des différents dialectes berbères. Parmi ces produits se trouvent les *arobi* (*gharobijät* = quatrain), en grande partie érotiques et de caractère islamique marqué, et dont certains peuvent faire penser au pantoun, même si ce n'est pas dans sa forme la plus caractéristique, et il cite cet arobi des Bédouins de Tunis (?):

Un panache de fumée monte dans le soir,
monte entre Djerba et Gabès
Auprès de sa mie revient toujours le voyageur
le palais assoiffé et desséché.

Et finalement Prampolini arrive sur le terrain de la littérature européenne. C'est là, dit-il, que l'on trouve les concordances les plus frappantes avec le pantoun et sa structure si particulière. Elio Modigliani (voir Elio Modigliano: *Picolo contributo alla conoscenza dei canti populari malesi*, dans *Archivio per l'antropologia e l'ethnologia*, vol. XXXI, 1901) avait déjà parlé d'une analogie entre le pantoun et le *stornello* italien, un chant populaire toscan, qui a pourtant un nombre de vers très variable (il varie entre 3, 4, 6 et 8 vers), le tercet ayant la préférence par rapport au quatrain, mais beaucoup d'autres traits (source anonyme, improvisation, contenu amoureux, rimes et assonance) le rapprochent du pantoun. Dans le stornello de Sienne cité ci-dessous on trouve même, dit-il, la coupure dans la pensée entre le premier vers et les deux suivants:

Zuanto mi place l'erba delle mura !
E quante volte ti ho abbraciato, o cara,
e piu' ti abbraccero', se il mondo dura !

Combien me plaît l'herbe qui pousse sur le mur!
Et à chaque fois que je t'embrasse, mon amour,
je voudrais t'embrasser encore, tant que dure le monde

Il cite aussi ce stornello de quatre vers, découvert dans la montagne de Lucca (voir: Giovanni Giannini: *Canti popolari toscani*, Florence, 1921), rimé entre les vers 2 et 4, et avec une assonance entre les vers 1 et 3:

Risplende piu' un capello di tua treccia
che non risplende una collana d'oro,
Zuando tu parli con quella dolcezza,
gli angioli del cïel formano coro.

Un seul cheveu de ta tresse
brille plus qu'un collier en or.
Quand tu parles avec cette douceur
les anges au ciel forment un chœur

Le stornello est d'ailleurs également très répandu dans d'autres régions de l'Italie du centre (Ombrie, Marches, Latium, les Abruzzes) et Prampolini pense qu'une étude de cette poésie dialectale montrerait qu'il existe beaucoup de concordances avec le pantoun.

Braasem a, de son côté, indiqué les concordances qui existent entre pantoun et *copla* castillane. Prampolini trouve qu'il faudrait étendre le champ d'investigation relative à la copla à la *trova* portugaise et gallicienne et à la *corranda* catalane et ses variantes. La péninsule ibérique est une véritable mine d'or pour le quatrain de la poésie populaire, dit-il encore (voir: *Mil trovas populares portuguesas*, Lisbonne, 1917).

Le quatrain est par contre plutôt rare chez les peuples slaves (toujours d'après Prampolini). On en trouve quelques exemples dans la poésie populaire polonaise et tchèque, mais ce n'est de loin pas la forme lyrique la plus usuelle, dit-il. Il regrette par ailleurs de ne pas avoir une connaissance suffisante de la *chastouchka* russe pour pouvoir en parler. Je le regrette aussi.

Le folklore néo-grec, surtout celui des îles (Rhodes, etc.), fournit aussi quelques exemples de quatrains, des plaintes mortuaires, entre autres, dit Prampolini (voir: Pavlu Gneftu: *Tragudia dimotika tis Rodu*, Alexandrie, 1925). La *doina* roumaine, de structure très souple, suit également un schéma de quatre vers, dit-il, et on en trouve certaines qui sont assez proches du pantoun, mais sans en posséder les caractéristiques particulières (voir: Ovid Densusianu: *Flori alese din cintecele poporului*, Bucarest, 1920).

Dans le domaine celte, le quatrain est représenté par le *englyn* et le *pennil*, en général d'auteurs anonymes et de technique plutôt libre, surtout le englyn. Je n'ai pas encore eu beaucoup de temps pour les étudier, dit Prampolini, mais à première vue j'ai l'impression que ces formes sont plus apparentées à l'épigramme classique et qu'elles sont donc plutôt étrangères à l'atmosphère du pantoun.

Prampolini trouve que le domaine germanique est tellement étendu qu'on ne peut que l'effleurer. Et c'est ainsi qu'il nous parle exclusivement des peuples germaniques du Nord. Ce que je trouve, personnellement un peu dommage, puisque le quatrain est bien connu par la poésie populaire allemande, entre autres le fameux *Schnadehüpfel* moqueur bavarois, mentionné à la fois par Hans Overbeck dans sa traduction de la grande épopée malaise de Hang Tuah (voir: *Hikayat Hang Tuah, die Geschichte von Hang Tuah*, von dem Malayischen übersetzt von H. Overbeck, édit. Georg Müller, Munich, 1922), que par Georges Voisset, dans son *Histoire du Genre Pantoun* (ouvrage déjà cité), qui en avait donné deux exemples.

Prampolini, je l'ai dit, s'intéresse aux pays scandinaves. Et commence par attirer l'attention sur l'importance du *gamlestev* pour le développement de la poésie populaire en Norvège (voir: Knut Liestöl og Moltke Moe: *Utval av norske folkevisor*, Oslo, 1930) et aussi sur l'existence d'un quatrain dans l'Islande moderne, appelé *lausavisa*, *stoka*, *ferhenda* ou *ferskeytla*, les deux dernières dénominations signifiant littéralement quatrain (voir: Steindor Sigurdsson: *100 Ferhendur*, Reykjavik, 1934 et du même: *50 Astavisur*, Reykjavik, 1938). Le gamlestev norvégien, toujours anonyme et en dialecte, prend souvent la forme d'un véritable pantoun, un pantoun norvégien, dit-il:

Aucun oiseau ne vole aussi haut
que l'oie grise quand elle vole avec ses petits;
Aucun serpent n'a un poison aussi fort
que la langue d'un homme méchant

Triste est le chant du coucou au printemps
et au-dessus des collines résonne son chant ;
Il est doux de faire la cour à une fille
qui vous répond toujours joyeusement.

La lausavisa islandaise (schéma de rimes a-b-a-b), avec sa variante fréquente appelée *astavisa* (chant d'amour), est plus « cultivée » que le gamlestev norvégien, mais a-t-on le droit d'employer le mot cultivé, se demande Prampolini, à propos de l'art poétique national d'un pays qui ne connaît pas de dialectes et dont beaucoup d'habitants – paysans et agriculteurs, pêcheurs et marins – savent improviser avec élégance et répartie. Et, effectivement, tout recueil de lausavisur, dit-il, contient de nombreux poèmes avec la mention : auteur inconnu (*okunnur höfundur*) et ces poèmes ne sont guère différents d'autres poèmes dont les auteurs sont connus, et certains même célèbres. Ce qui, pour Prampolini, semble d'ailleurs confirmer une constatation faite ailleurs : à l'origine de l'inspiration et de la création lyrique il n'y a guère de différence entre un peuple tout entier et un « s*ingle poet* » ; l'un chante au nom de l'autre, même s'il n'en est pas conscient. Et puis il cite quelques exemples de lausavisur islandais, deux sont des poèmes d'auteurs connus :

Je suis seul ici; pas une fille
me tend les bras.
La vague se moque doucement sur l'écueil
en peignant les cheveux du rocher
(Benedikt Gröndal, 1826-1907)

Sur le sable désolé et froid
j'erre seul dans la nuit.
A présent sont perdus ces pays nordiques
à présent je n'ai plus de patrie.
(Kristján Jónsson, 1842-1869)

L'autre est d'un auteur anonyme :

Le cœur est un désir plein de peines
tes pas t'emmènent loin d'ici.
Stupéfait je te regarde disparaître
derrière les montagnes bleues.

Et puis Prampolini finit son tour du monde de la poésie populaire et des quatrains par le domaine balte. Effectivement la *daina* lettone (contrairement à la lituanienne) a pris la forme unique, depuis des siècles, d'un quatrain non rimé. Il suffit de jeter un œil sur n'importe quel recueil de poèmes, dit-il, pour être convaincu de l'énorme richesse du folklore letton en poèmes brefs qui, en plus d'être des quatrains, ont beaucoup en commun avec le pantoun indonésien (voir : *Les chansons mythologiques lettonnes*, par Michel Jonval, Paris-Riga, 1929 et *1000 tautas dziesmas skolam Ligotnu Jekaba izmekletas*, Riga, 1929). On a là des milliers de dainas qui, avec leurs variantes, dépassent en nombre les plus grandes collections de *pantun melayu* ! La structure synthétique de la langue lettonne (du moins de celle des dainas) n'est pas très éloignée de la structure linguistique qui versifie le pantoun (la plupart du temps 8 à 12 phonèmes en quatre mots dans chaque vers) et cette particularité linguistique rend la convergence encore plus frappante, dit Prampolini. Il trouve que ce point mériterait d'être étudié plus longuement. Voici quelques exemples :

Si grande est ma joie
que je ne peux passer devant ce village:
les abeilles chantent dans les champs
les filles chantent dans le jardin.

Tu n'as qu'à toujours chanter, mamouchka;
puisque tu en as tout un sac de chansons.
Et tu les déroules chaque soir
sur les sentiers secrets abandonnés.

Pas tous les perdreaux
ont le bout de l'aile doré;
Pas toutes les filles
ont un châle tissé par leur mère.

Cette troisième daina, dit Prampolini, est pour moi le double d'un pantoun que je garde depuis de nombreuses années dans ma mémoire mais que je n'arrive pas à me rappeler au moment où j'écris ces lignes.

Arrivé à ce stade de mes réflexions, se moque alors Prampolini, je constate que ce qui précède ressemble plus à un voyage touristique (Cook & Sons Company) qu'à une contribution sérieuse et factuelle à l'étude scientifique

du pantoun. Alors il essaye d'en tirer quelques conclusions. Les voici :

1) Le pantoun, considéré comme un quatrain, poème de 4 vers, n'est certainement pas un phénomène isolé dans la poésie populaire (et même artistique) du monde, où la plupart des hommes, quelle que soit leur couleur de peau, souffrent, espèrent et… chantent.

2) Sa concision qui a tellement frappé ses découvreurs (au siècle dernier) n'a rien d'extraordinaire, le goût pour une telle concision existant ailleurs dans diverses littératures et est également connu des courants et productions de la poésie moderne occidentale (y compris le surréalisme).

3) Le dédain de certains érudits d'un autre temps pour l'absence de sens (du lien) entre les deux distiques du pantoun n'est que la conséquence et la preuve d'une sensibilité lyrique insuffisante et d'une étroitesse d'esprit de la recherche occidentale.

4) Même pour les pantouns les plus caractéristiques et les plus stupéfiants il est possible de trouver des analogies frappantes et convaincantes dans la poésie d'autres peuples asiatiques et européens.

5) Il n'empêche : les Indonésiens (j'ajoute : et les Malais) ont absolument le droit d'être fiers de leur création nationale : le petit pantoun qui dégage un charme si subtil, qui dispose d'une si riche gamme d'associations, de symboles et de modulations et qui est alternativement naïf et élégant. Les Indonésiens ont donc également le droit d'exiger de leurs amis occidentaux qu'ils étudient le pantoun et qu'ils essayent de mieux le comprendre, ajoute-t-il. Ils ont aussi le devoir de les aider dans cette tâche qui n'est pas si simple. On notera que Prampolini parle toujours, tout au long de son article, de pantoun indonésien et non de malais, et d'Indonésiens et non de Malais. Il le fait peut-être pour faire plaisir aux Hollandais à qui il s'adresse et qui ne s'intéressent guère à la Malaisie britannique !

Pour finir, Prampolini invite donc les chercheurs occidentaux à approfondir encore leur connaissance du pantoun. Pour le moment, dit-il, on ne le voit que briller au loin, mais pour vraiment pénétrer son monde il faudrait disposer encore de centaines et de centaines de traductions, à partir de la langue originale. Il a écrit cela en 1950. Depuis lors, les Français François-René Daillie et Georges Voisset ont réalisé un travail considérable, tant en traduction qu'en exégèse, sur ce petit joyau de la poésie mondiale. Et les centaines et centaines de pantouns dont il souhaitait disposer existent bien. Et en langue française par-dessus le marché. ■

NB : Un dossier plus complet de Jean-Claude Trutt sur Giacomo Prampolini se trouve en téléchargement libre sur le site de Pantun Sayang.

Triptyque à la Lune

La pleine lune de juillet
dore la nuit tel un soleil.
Tu squattes mes pensées
Confuses, privées de sommeil.

La lune bleue de juillet
occupe l'intégralité du ciel.
Toujours dans mes pensées
tu envahis mon sang poison-miel.

La lune emplit le ciel de son sang
puis elle s'éclipse lentement.
Tu combles mon cœur chauffé à blanc
puis tu t'évanouis froidement.

Haiku-écho

Quatre lunes d'été.
Marées qui montent et descendent
tout au fond du cœur.

Patricia Houéfa Grange

Haiku et pantoun

Brunante d'automne –
l'avion prend dans son sillage
le premier croissant

La gibbeuse fait ses pèlerinages
Pour retrouver sa moitié dans la nuit.
J'aime suivre l'appel de lointains rivages
Pour de toi mieux me languir parmi autrui.

Valeria Barouch

Milieu de la nuit,
je cherche dans ton souffle
le rythme du sommeil.

Marie-Anne Bruch

Photo : *Circle of the moon*
© Eric Grange

La Cigale, la Fourmi et le Vermisseau

Dame Cigale allant chez la Fourmi
N'avait point vu un dernier vermisseau.
Le p'tit s'en vanta, fit même le sot,
Fier d'avoir échappé à l'ennemi.
Alors qu'il romançait à haute voix,
La Cigale, de retour sans froment,
L'entendit, le vit, puis vint brusquement
Happer l'imprudent traînant sur la voie.

Gourmande fourmi goba
gourd vermisseau peu méfiant.
Gare aux nombreux aléas
guettant l'esprit négligent.

Le Corbeau, le Renard et le Fromage

De Maître Corbeau sur l'arbre perché
Monsieur Fromage était le prisonnier.
Il pensa recouvrer la liberté
Quand Renard vint, par l'odeur alléché.
En effet, Goupil parvint à flatter
Si bien l'oiseau qu'il lâcha son dîner.
Mais Fromage vit son espoir brisé :
Sitôt chu, par Renard il fut croqué.

Tomba entre les crocs du goupil
le fromage fuyant le corbeau.
Quand tu fuis un terrible péril
aller vers un second, c'est ballot !

La Grenouille, le Bœuf et le Crapaud

Alors qu'un Crapaud se désespérait
De ne grandir, voici ce qu'il scruta :
Envieuse d'un bœuf, inspirait, enflait,
La Grenouille, Reine du Monde Bas.
À force de s'arrondir façon baie,
Cette chétive pécore en creva.
Le Bœuf, au Crapaud : « De même tu fais ?
– Euh, non… Au final ma taille me va ! »

Une raine enviant un bovin
gonfla puis creva dans les airs.
Ton futur joue les incertains
quand ta bêtise te dessert.

Cédric Landri

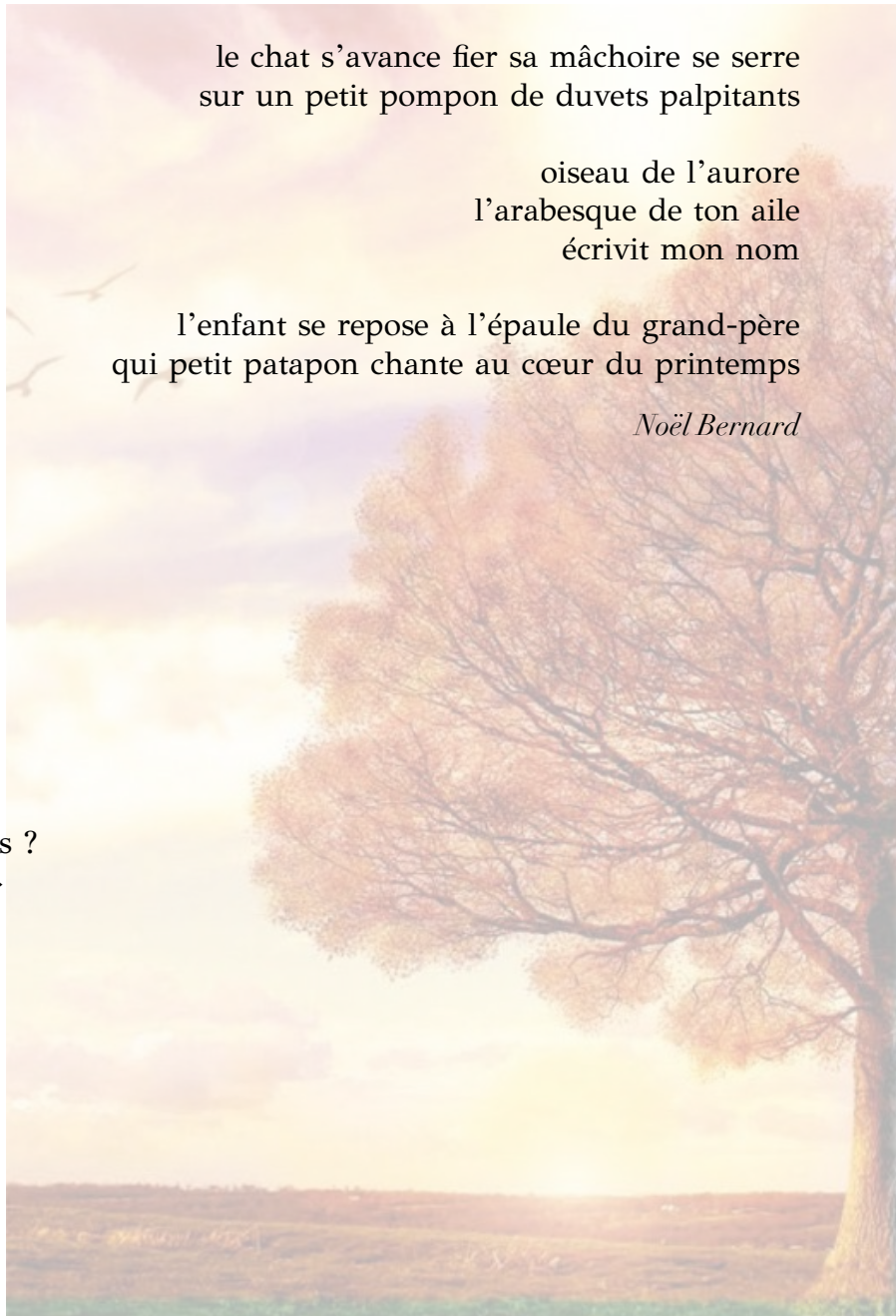
Pantoun haiku

le chat s'avance fier sa mâchoire se serre
sur un petit pompon de duvets palpitants

oiseau de l'aurore
l'arabesque de ton aile
écrivit mon nom

l'enfant se repose à l'épaule du grand-père
qui petit patapon chante au cœur du printemps

Noël Bernard



L'hiver, quand la nuit
Les bambous bruissent, blanchis
Sous la froide brise,
Mieux que cent tricots serait,
Ta chaude présence, aimée.
Tamatsukuribe no Kunioshi

Plus efficace que cent pilules anti-stress,
une balade dans la campagne ensoleillée.
Plus enivrant que cent pintes de « Guinness »
le frais parfum de ta peau ensommeillée.

Mieux que cent feux de branches de pesse,
les chauds rayons du soleil juste levé.
Mieux que cent pulls de laine épaisse
ta chaude présence ma bien-aimée.

Michel Betting

Réveil matinal
– Se pelotonner
dans les draps tout chauds.

Marie-Anne Bruch

Feu de paille nos amours d'été
Feu de braise nos premiers baisers
Feu de tourbe mon bel irlandais !

Marie-Dominique Crabières

Ces mots d'amour
je te les ai déjà dits:
j'en cherche des neufs.

Marie-Anne Bruch

Trois sens suffisent
La vue : la regarder s'approcher
Le toucher : lui effleurer les lèvres
Le sentir : lui humer la nuque

Jean-Claude Trutt

talons aiguilles –
d'une couleuvre
la coulante progression

Perfusion et grosse aiguille,
chacune de ses gouttes instille
un peu plus d'espoir dans mes veines...
Profusion de talons aiguilles,
chacun de leurs pas distille
un peu plus de trouble dans mes veines...

Michel Betting

Brin d'herbe l'oiseau tout affairé au nid
Brin d'amour toutes les saveurs de l'île de Beauté
Brin de toilette elle revient toute nue

Jean de Kerno

Tanka et pantoun

Dans la rue déserte,
du promeneur noctambule
s'entendent les pas...
Ce sont ceux qui toujours hantent
les coulisses de l'écrit

Le chiot excité sur la grève
courant joyeux mais sans but...
La femme égarée dans ses rêves
sait bien qu'ils n'ont pas d'issue.

Kistila

Les trois vides
Bien qu'audible, un écho est vide
Bien que visible, un mirage est vide
Bien que perceptible, un rêve est vide

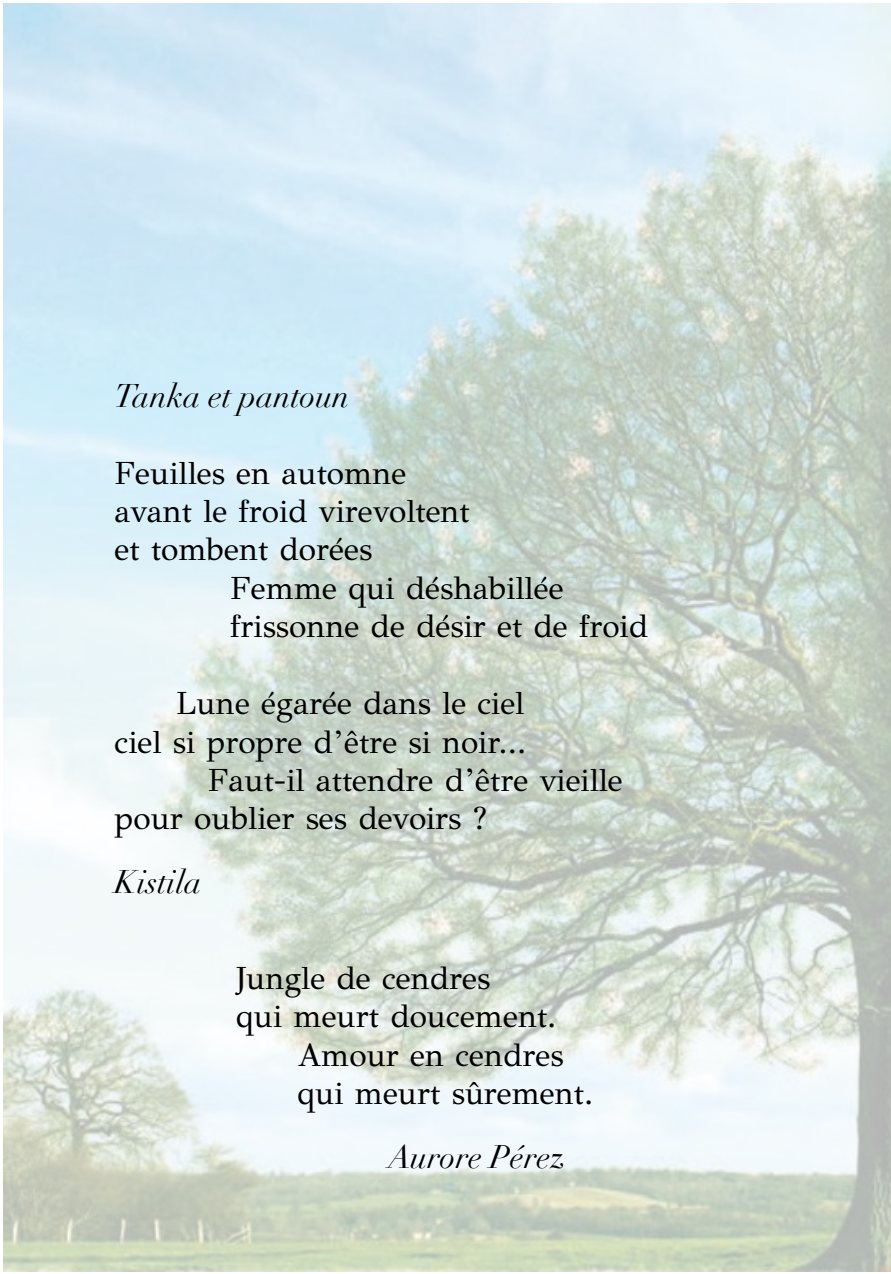
Les trois manquants
Une colonne manque au ciel
Un couvercle manque à l'océan
Une ceinture manque à la terre

L'eau des larmes reflète la peine
L'eau de la fontaine reflète l'amour
L'eau du lac reflète le ciel

Marie-Dominique Crabières

Aujourd'hui le ciel
escamote un à un
tous les nuages.

Marie-Anne Bruch



Tanka et pantoun

Feuilles en automne
avant le froid virevoltent
et tombent dorées
Femme qui déshabillée
frissonne de désir et de froid

Lune égarée dans le ciel
ciel si propre d'être si noir...
Faut-il attendre d'être vieille
pour oublier ses devoirs ?

Kistila

Jungle de cendres
qui meurt doucement.
Amour en cendres
qui meurt sûrement.

Aurore Pérez

Tanka et pantoun

L'espoir vogue
sur des barques fragiles
vers l'aube rose –
la mer ouvre ses bras
son linceul amer

Sous un ciel éteint, l'onde noire de la rade
Se fait du phare l'écho miséricordieux.
Broyant du noir de progrès en reculade,
Le monde avance sur des chemins rocailleux.

Valeria Barouch

Les pâquerettes blanches
piquées dans la mousse jaune
regardent le ciel noir.

Marie-Anne Bruch

Fib et pantoun

Fuir
vers
les cimes
pour sentir
mon cœur s'ébaudir
dans la solitude incolore
plutôt que maudire
la noirceur
en ce
bas
monde.

Branche sous la pluie aligne des gouttes,
Un univers de reflets frémissants.
La plume aligne l'espoir et les doutes
D'un cœur dans un monde déliquescent.

Valeria Barouch

Buon Giorno, Italia II

Elio Modigiani :
le pantoun, l'Île des Femmes et le stornello

par Georges Voisset

J'ai signalé dans *Buon Giorno, Italia I*, dans le numéro 16 de *Pantouns*, le petit opuscule de 50 pantouns traduits en italien au début des années 1950 par le savant néerlandiste italien Giacomo Prampolini. Jean-Claude Trutt présente à l'occasion de ce numéro une autre de ses contributions, contribution italienne majeure : un recensement à intention universelle d'une trentaine de genres poétiques populaires de forme quatrain pouvant être rapprochées (et donc également distinguées) du pantoun malais. Cette étude de poétique comparée fut séminale, et on la retrouve dans maints *Trésors de la Poésie Universelle*. Elle emboîte le pas aux travaux du grand malayologue britannique Richard Winstedt qui avait fait allusion à cette question à plusieurs reprises dans ses travaux, tout en extirpant le pantoun du monde des spécialistes afin de mieux le rendre au monde.

Dans ce second volet voici donc l'autre grand nom italien du pantoun, l'auteur d'un récit de voyage à « l'Île des Femmes » dans l'actuelle Indonésie (*L'isola delle donne*, 1894), ouvrage plus que remarqué en son temps. L'art des titres et la réputation italienne n'y étant peut-être pas pour rien, je m'empresse de reprendre ici ledit titre. Vous ne saurez pas tout des secrets italiens bien gardés, mais un peu plus sur la raison pour laquelle les Italiens, après Modigliani, dénomment le pantoun malais le ***stornello malese***. Un lien similaire à celui qu'ont établi les pays germaniques avec le ***Schnadehüpfel***, les Russes avec leur ***chastushka***, les Lettons avec leur ***daina*** nationale, les Celtes avec leur ***englyn***. Les hispanistes ou lusitanistes, s'ils s'étaient intéressés au pantoun, l'auraient fait aussi bien avec leurs ***copla*** andalouse, ***trova*** portugaise, galicienne et brésilienne, ***corranda*** catalane, etc. Les Français, eux… auraient bien du mal. Seraient-ils d'ailleurs, finalement, les seuls au monde à ne pas avoir LEUR quatrain traditionnel populaire ? Ceci encore expliquerait peut-être en partie cela…

Elio Modigliani (1860-1932) est un de ces aventuriers-savants universels intrépides de la fin du XIXe siècle, zoologiste, botaniste, ethnographe. Clôturant la grande tradition du siècle, il marcha sur les traces des pionniers anglais. Les dépassait-il en audace, en se rendant dans les îles de la côte ouest de Sumatra : Enggano,

au sud-ouest, dans la province de Bengkulu (la Bencoolen britannique), et la mystérieuse et mégalithique Nias, au nord-ouest ? Le principal ouvrage qu'il en a tiré, relatif à Enggano, a connu un très grand succès sous son nom de *L'île des femmes* (Elio Modigliani, *L'isola delle donne*, Milano, Hoepi, 1894).

C'est au début de l'ouvrage, qui raconte sa traversée de Sumatra d'est en ouest dans la région britannique de Bencoolen, que Modigliani cite un pantoun : « *Mi ricordo uno stornello malese…* (Je me souviens d'un stornello malais qu'une femme chantait pour réclamer l'attention, tandis que la compagnie battait des mains en chœur) :

Imbang imbang di pintu chembang
Saiur baiam saia dumischen
Bimbang siang boleh di tahan
Bimbang malam tanguischen

Che significa (ce qui signifie) :

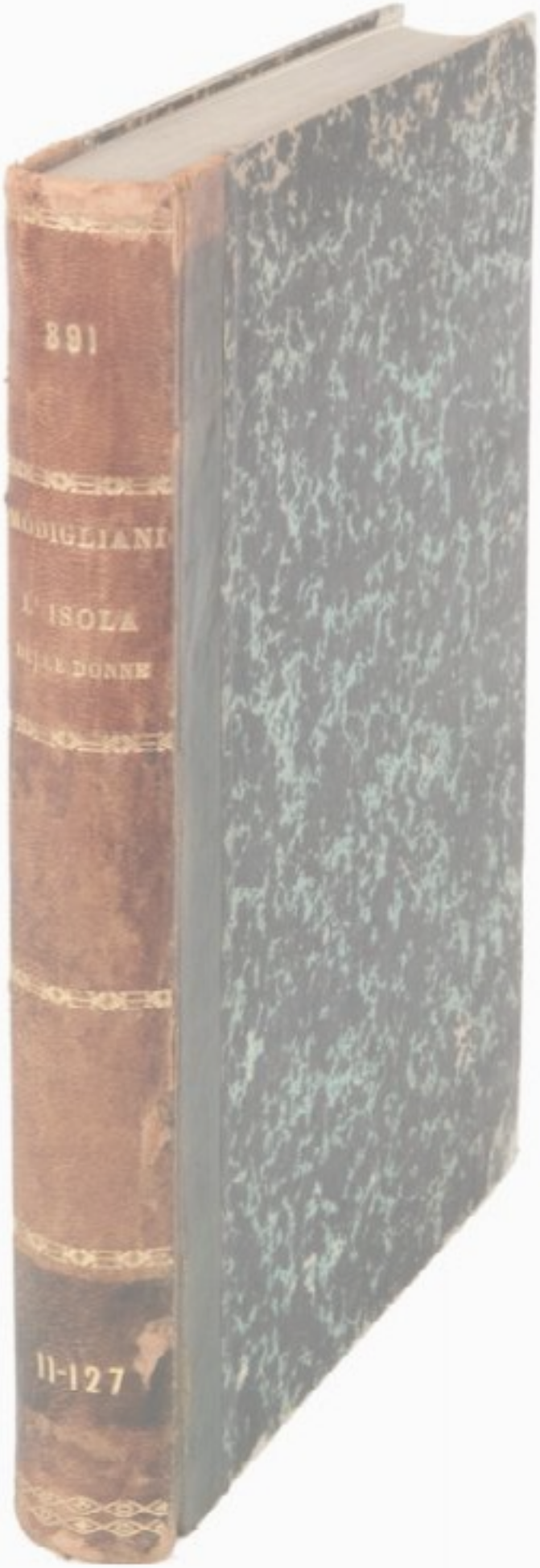
Buoni pensieri sulla porta dei fiori
Farò un legume di spinaci
Si resiste alle tentazioni della giornata
Ma non si resiste a quelle della notte. »

Texte restitué et traduction :

Imbang-imbang di pintu kembang
Sayur bayam saya tumisi
Bimbang siang boleh ditahan
Bimbang malam (saya) tangisi

Les pensées fleurissent par-delà la porte,
je fais sauter mes épinards ;
Je supporte les affres du jour,
les affres de la nuit me font pleurer.
(Georges Voisset)

La comparaison entre les deux genres étant limitée à cette brève mention de circonstance, il est difficile de savoir si, dans l'esprit du voyageur, la notion de ***stornello*** correspond seulement à l'esprit du genre (populaire, chanté, amoureux, spontané) ou également à sa structure formelle possible de quatrain rimé *abab*. L'ouvrage comprend, un peu plus loin, un autre quatrain également appelé ***stornello***, rapporté cette fois-ci à l'île de Nias, mais (s'il est effectivement de Nias) transcrit (par l'auteur ?)



en malais à peu près standard. La rime 2 y est escamotée, mais cela arrive dans plus d'un pantoun authentique relevé à l'oral, et cela n'en obère pas a priori la forte authenticité apparente :

« Tana Nias Gunung Sitoli
Udan bincarung di dalam carang
Niai ati nda bertemu
Apa chendaia badang sa orang

Che vuol dire (ce qui veut dire) :

All'isola di Nias (è) Gunung Sitoli
Gamberi e granchi (stanno) dentro gli scogli
Non s'incontra cuore nelle donne colle quali si convive
Che cosa ciò importa ad un uomo ? »

Au pays de Nias est le Mont Sitoli,
crevettes, crabes, abondent dans les coraux ;
Le vœu de mon cœur, c'est de te revoir –
quel autre souhait pourrais-je formuler ?
(Georges Voisset)

Dans son étude, Giacomo Prampolini signale que le ***stornello*** toscan peut avoir 3, 4, 6 ou 8 vers : le nombre de vers semble donc un critère secondaire. Mais on sait que le pantoun aussi peut travailler en extension. Ce qui distingue essentiellement les deux genres, structurellement, c'est l'impossibilité d'imaginer une forme en triade (monorime) dans les principes du pantoun. Ce que j'ai appelé dans mon introduction à ce dossier la « gamelle bosselée ». Voici les deux ***stornelli*** cités par Prampolini, le premier toscan, le second plus précisément de Sienne :

Zuanto mi piace nl'herba delle mura !
E quante volte ti ho abbracciato, o cara,
E piu' ti abbraccero', se il mondo dura !

*

Risplende piu' un capello di tua treccia
Che non risplende una collana d'oro.
Zuando tu parli con quella dolcezza,
Gli angioli del ciel formano coro.

C'est dans une publication ultérieure qu'Elio Modigliani révèlera tout l'intérêt qu'il avait eu pour le pantoun, puisqu'il en éditera plus de trois cents relevés par lui, dit-il, durant ses voyages (cf. Elio Modigliani, *Piccolo contribute alla conoscenza degli canti populari malesi* [*Petite contribution à la connaissance des chants populaires malais*], Firenze, 1901). Malheureusement, je n'ai pas encore pu avoir accès à cet ouvrage.

En attendant et à titre compensatoire, je vous laisse savourer le compte-rendu qui en a été fait dans *Le Globe* par un certain Arthur de Claparède, qui compare évidemment – on s'en serait douté… les trouvailles de Modigliani au… pantouM. Visiblement déjà stimulé, lui aussi, à l'idée de parcourir « l'Île des Femmes », Arthur de Claparède, extrait et traduisit ceci du recueil en question, pour conclure son propre compte-rendu :

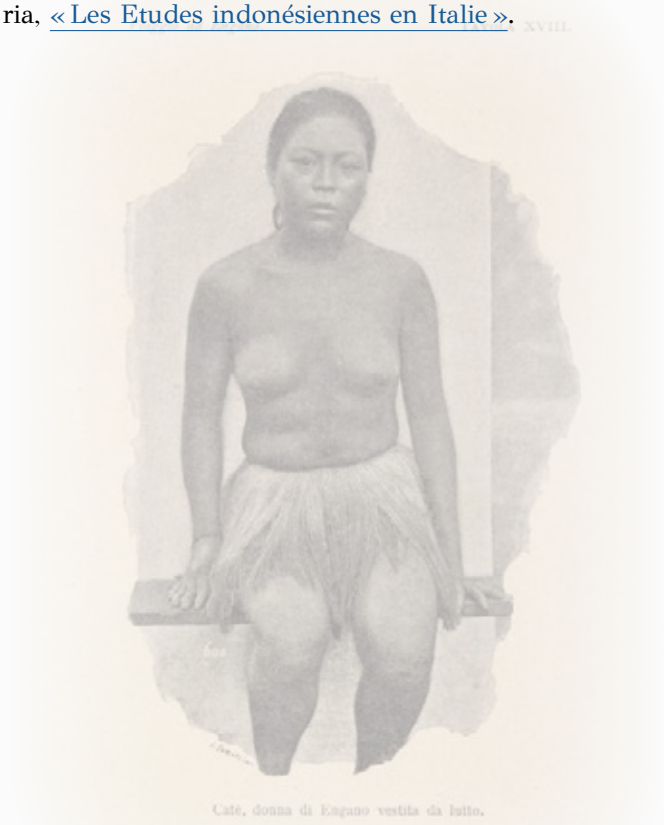
Le poisson chêluy, garde-toi de le prendre à l'hameçon :
Si on le prend, il rompt la ligne.
Une belle fille, garde-toi de la comparer à une autre :
*Si on la compare, son caractère se montre.**

Gare aux comparaisons… mais vive le comparatisme ! ■

---

* Cf. *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, 1905, Volume 44, Numéro 1, pp. 71-76.

NB : Pour en savoir plus sur les rapports entre l'Italie et les études indonésiennes en général : Luigi Santa Maria, « Les Etudes indonésiennes en Italie ».

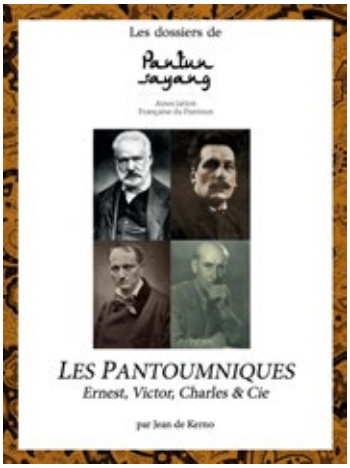


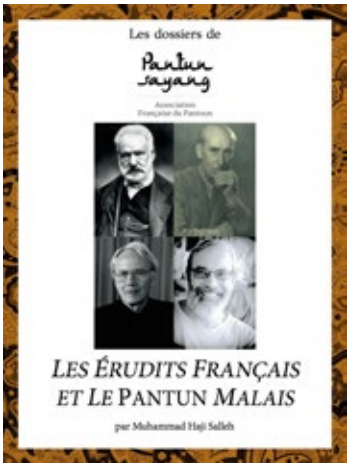
Les dossiers de

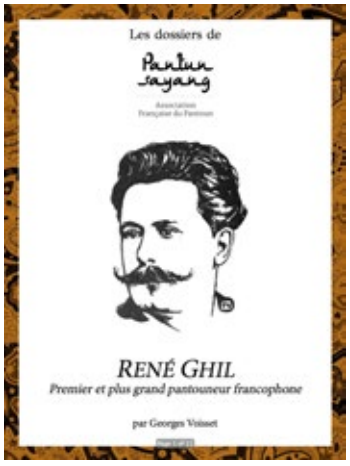
Pantun sayang

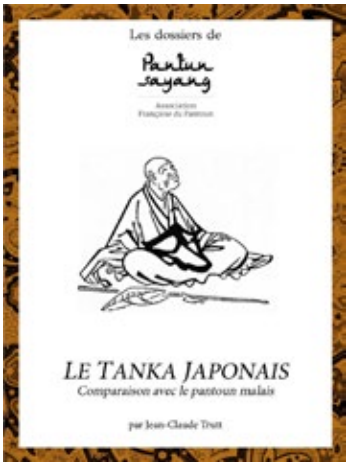
Amis Francophones du Pantoun

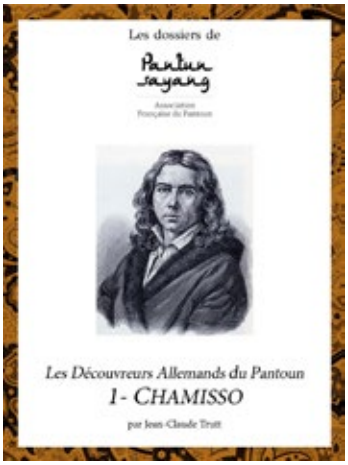
Déjà plusieurs dossiers disponibles en ligne
sur les origines du pantoun
et ses chantres d'hier et d'aujourd'hui...

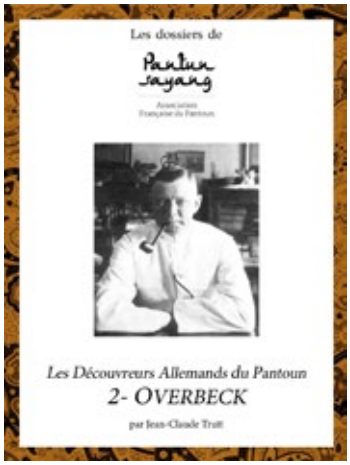


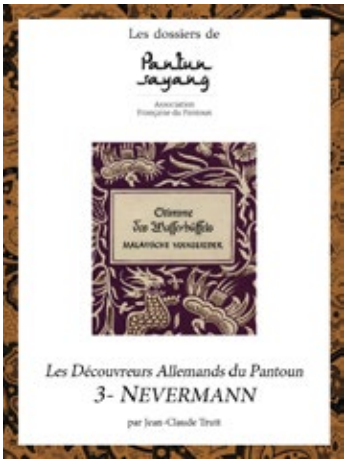












Viennent de paraître :

Par Georges Voisset
Les Neuf Muses de William Marsden
Par Jean-Claude Trutt
Le Tour du Monde du Quatrain en Compagnie de Giacomo Prampolini

Couleur sable et chair
les minuscules nuages
se volatilisent.

Marie-Anne Bruch

Du vent de la tempête
Dans la montagne au printemps
Au petit matin
Ce que disperse le souffle
Est-ce des fleurs est-ce neige ?
Taira no Sadafumi dit Heichû

Au printemps
Ce que disperse le vent
Est-ce fleur est-ce neige ?
Disparaîtrai-je moi aussi
Sans laisser de trace ?

Est-ce fleur, est-ce neige
ce qu'au printemps le vent disperse ?
Peurs épaisses, pudeurs niaises :
ce qu'en naissant l'amour transperce !

Michel Betting

L'horizon est un fou qui danse
il n'est ni ciel, il n'est ni mer.
Mon cœur fou sans espérance
pleure mon père, pleure ma mère.

Aurore Pérez

Poignée de sel sur la neige la fait fondre
poignée de sel sur le feu le ranime
poignée de grains à la poule la fait pondre

poignée de riz aux mariés vies câlines
poignée d'espoirs et pourtant le soir tombe
poignée de riens, juste là pour la rime !

Marie-Dominique Crabières

Trois clés pour l'énigme
Le matin il marche sur 4 jambes
Le midi il marche sur 2 jambes
Le soir il marche sur 3 jambes

Jean-Claude Trutt

Déclinable

– À moi-même –

Passe le temps
et je m'étonne.
Mes printemps
sont des automnes.

– À mes parents –

Passe le temps
et je m'étonne.
Mes printemps
sont vos automnes.

– À mon enfant –

Passe le temps
et tu t'étonnes.
Tes printemps
sont mes automnes.

Aurore Pérez

Premier cheveu blanc,
au-dessus du lavabo
le miroir se replie.

Marie-Anne Bruch

Triades enchaînées…

Le poing serré à la manif'
le point de tricot à ma manière
le poing ouvert, fermé en rêve

le poing qui ronge sans fin son frein
le poing parfois qui meurt de faim
le poing dans la poche percée

le poing tendu vers les étoiles
le poing du gong battu au points
le poing qui mord la poussière

les pointillés sur la frontière
et puis, et puis
le point d'interrogation

le point d'exclamation
les points de suspension...

le point sur le clocher jauni
le point joli des dentellières
le point rouge au milieu du front

le point qui couve sous la cendre
le poing qu'on dit autoritaire

le point de croix sur la bannière
le point perdu dans l'univers
le pain qui nage dans la soupière

les deux points sur la ligne droite ;
(point de départ et d'arrivée)
le point du docteur Grafenberg

(ce point qui danse dans la lumière)
le poing qui serre sans foi ni loi
le poing mordu des nuits entières

Enfin, enfin,
le poing minuscule au creux du
poing ouvert de son grand-père...
le point final sur le mot fin.

Marie-Dominique Crabières

Quintil de Crapsey et pantoun

La vie
se croit sans fin
mais comme la rosée
de bon matin n'est qu'une goutte
d'oubli

Berceaux de vie à la fortune changeante,
les océans s'étouffent sous nos oublis.
Fruits étranges dans la nature verdoyante,
la malbouffe nomade ne l'ennoblit.

Valeria Barouch

De la boîte à lettres
je ne ramène rien
qu'une goutte de pluie.

Marie-Anne Bruch

Tanka et pantoun

Un reflet de lune
dans les yeux-perles des poissons :
clin d'œil de la mort...
Et toi qui verras-tu donc
à cette heure fatidique?

Sur la glaise glisse
une barque silencieuse ;
Pêcheur de mots tisse
pour les défunts pensées frileuses.

Kistila

Une fleur qui exhale son parfum.
Une fleur qu'on n'offre qu'une seule fois.
Une fleur de cimetière sur ma main…

Marie-Dominique Crabières

Soleil d'hiver
Sur un cheval
Une silhouette gelée
Bashô

Un cavalier s'arrête à l'horizon.
Soleil d'hiver. Silhouette gelée.
Demain je fête mes 80 ans.
Ma dernière saison est bien entamée.
(souvenir d'un haiku de Bashô)

Jean-Claude Trutt

Le temps n'est rien
qu'une porte coulissante
donnant sur le vide.

Marie-Anne Bruch

Trois bouches font la vie
Une bouche qui tête : le sein de sa mère
Une bouche qui baise : la bouche de son ami(e)
Une bouche qui expire : le dernier soupir

Jean-Claude Trutt

Hommage à Ion Roşioru

Le train roule a grande vitesse
A travers les champs endormis.
Au loin coulera ma tristesse
*Mes vers chanteront mes amis.**

Franck Garot

Un grand poète, ami de la France et de sa littérature, de la poésie du monde et du pantoun, ne pantounera plus: Ion Roşioru. Pantun Sayang lui avait largement consacré son numéro Spécial Roumanie n° 12 (septembre 2014).

On lui doit de tres beaux pantouns, la révélation de genres qui nous ont inspirés, comme l'élide. Il orne avec talent notre recueil *Une Poignée de Pierreries*. Nous n'oublions pas que quatorze poètes parmi nous, qui ont collaboré au recueil des *Pierreries*, ont été traduits par lui. Plusieurs poètes ayant contribué à Pantun Sayang sont entrés en contact avec lui, comme Frank Garot, Kistila, Catherine Baumer. Il manquera aux amateurs de toutes circulations dans le Tout-Monde poétique – et que dire de ce numéro! – celui qui écrit: «*J'explore, c'est-à-dire je lis avec intérêt, je traduis et, parfois, j'écris moi-même des quadrilles, des triolets, des rondeaux, des tankas, des haïkus, des senryus, des hain-teny, des coples, des rubbayates, des cinquaines et des poèmes en un vers…*» (cf. *Pantouns n° 12*). Sans parler de ses chers pantouMs, villanelles, schaltiniennes, pantouns et élides (pantoun redoublé ligne à ligne, nous dit-il).

Murmure lancinant et tenace, il est aussi celui de cette dernière contribution dans nos pages, à l'occasion du numéro Spécial Enfance de l'hiver 2014,

Quand le petit enfant prononce le premier moi
Il s'oppose déjà catégoriquement à l'univers.
Je vis probablement un tel terrible état
Lorsque je réussis un véritable vers.

Cher Ion Roşioru, comme vous l'écrit Frank Garot, *mulțumesc!*

Persiste encor dans la théière
le parfum des tilleuls en fleur.
Si tout amour est éphémère
Son souvenir jamais ne meurt.
Ion Roşioru

Persiste encor dans la théière
le parfum des tilleuls en fleur...
Persistera en nous les vers
D'un poète-ami âme-sœur...
Kistila

ruisseau sous la neige
à toi qui passes ami poète
la chanson de l'eau
que la brume des collines
t'enveloppe de douceur
Marie-Dominique Crabières

Ton pseudonyme à toi (élide)

Samira est un star azer :
Je suis ashik de tous ses airs !

Samira joue de son banjo :
Je veux l'écouter sans repos !

Samira a beaucoup de fans :
J'attends la voir sur mon écran !

Mais Samira n'existe pas :
Elle est ton pseudonyme à toi !
Ion Roşioru

Au caveau le poète dort
Dans l'hiver roumain finissant.
En cadeau par delà la mort
Restent ses vers nous ravissant.
Catherine Baumer

Pantoun malais :
Au cap Rachado on voit la lumière,
basse est la mangrove à Kuala Linggi ;
En toi mon amour à nouveau j'espère,
Le ciel était haut, proche le voici.

La Capul Rachado se vede lumină;
E joasă mangrova la Kuala Linggi;
Sper ca dragostea mea să revină:
Cerul înalt spre mine va veni.
Trad. Ion Roşioru

Batiks d'aujourd'hui ou batiks d'hier,
Rapidement les couleurs sont parties....
Baticuri de astazi sau baticuri ce-u fort :
Nicio culoare n-are in ea ceva etern!...
Trad. Ion Roşioru

art de patience et minutie...
Plume ouvrière le jour, la nuit,
l'ecrivain est parti....
Aurore Pérez

Admets que mon je sera tu (élide)

Si je ne suis plus un beau jour,
Couvre le feu de mon amour!

Si un beau jour je m'en vais seul,
Donne mon nom à un tilleul !

Si un beau jour je pars sans toi,
Deviens charmeuse de cobras !

Si un beau jour je ne viens plus,
Admets que mon je sera tu !
Ion Roşioru

L'orage a eu besoin d'un seul quart d'heure
Pour dévaster le beau verger en fleur.
Je sais très bien ainsi que ton passage
Par mon destin ne fut qu'un grand orage.
Ion Roşioru

Villanelle de la fin du monde

Oyez! Battez les tambours
Pour le dernier des voyages;
Le monde est mort: au secours!

Il est mort depuis cent jours
Emporté par les orages
Oyez! Battez les tambours!

Comme il en est des amours
Oubliés jusqu'aux visages,
Le monde est mort: au secours!

Finis le compte à rebours,
Les alertes, les messages:
Oyez! Battez les tambours!

Le drame encore et toujours
Avec les viols, les pillages;
Le monde est mort: au secours!

Sommes-nous devenus sourds
Pour nier tous ces outrages?
Oyez! Battez les tambours!
Le monde est mort: au secours!
Frank Garot

*

Lume! Bateţi tobele de zor:
E ultima călătorie;
Lumea e moartă: ajutor!
(...)*

La musique forte a éclaté:
Chalemelle et tambourin.
Un coup de foudre est toujours prêt
A allumer les flammes du destin.
Ion Roşioru

La musique se fait terne,
Terminé le tambourin.
La Pantounie est en berne,
Sombres flammes du destin.
Cédric Landri

Tout fatigué de son très long voyage,
Fait halte un papillon sur un lilas.
En oubliant un instant ton passage,
Tu t'es arrêtée dans mes bras autrefois.
Ion Roşioru

D'île en île.... à Victor Hugo... de Hugo à Théophile Gautier... de Gautier à Ion Roşioru... éternelles paroles ailées....

« Les Papillons (Pantoum) »

Les papillons couleur de neige
Volent par essaims sur la mer;
Beaux papillons blancs, quand pourrai-je
Prendre le bleu chemin de l'air?

Savez-vous, ô belle des belles,
Ma bayadère aux yeux de jais,
S'ils me pouvaient prêter leurs ailes,
Dites, savez-vous où j'irais?

Sans prendre un seul baiser aux roses,
A travers vallons et forêts,
J'irais à vos lèvres mi-closes,
Fleur de mon âme, et j'y mourrais.
Théophile Gautier

*

Pantum

Roiuri de fluturi ca de nea
Înaintează-n zbor pe mare;
Albi fluturi oare voi putea
Porni către albastra zare?

Ştii tu, frumoasă baiaderă,
Cu ochi ca negrele agate,
Unde-aş zbura prin atmosferă
Cu-aripile ce mi-ar fi date?

Pe văi şi munţi să fur săruturi
Niciunei flori nu m-aş opri
Cum fac atâtea mii de fluturi,
Ci doar pe buze ţi-aş muri!
Trad. Ion Roşioru

---

*Texte, traduction roumaine complète et autres poèmes in: http://franckgarot.net/spip.php?article115

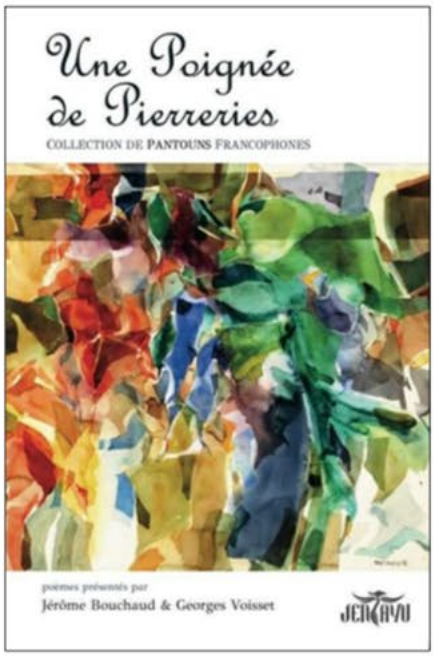
Les Éditions Jentayu se consacrent principalement à la mise en valeur d'écrivains et de formes littéraires venus d'Asie et encore méconnus en Occident.

À l'heure actuelle, les littératures de la Chine, du Japon ou de l'Inde, et à moindre mesure de la Corée du Sud, sont raisonnablement représentées dans nos librairies, bien qu'elles soient – c'est une évidence – bien plus vastes que le petit filet d'œuvres de qualité qui nous parvient chaque année. Quant aux autres régions et pays d'Asie, ils y sont par contre sous-représentés, voire pour certains totalement absents des rayonnages, et ce malgré leur longue tradition de narration et leur riche production de livres.

À leur échelle, les Éditions Jentayu souhaitent aller à contre-courant de cet équilibre en faveur des géants de l'Asie pour présenter au grand public d'autres histoires, des modes de pensée, d'agir, de créer encore différents et des textes qu'il n'aurait sans doute pu lire nulle part ailleurs, ou alors difficilement.

Les éditions Jentayu publient des ouvrages, dont *Une poignée de pierreries*, consacré aux pantouns français, et une revue qui en est à son quatrième numéro.

http://editions-jentayu.fr/



Dans le ciel, la pleine lune luit
lucioles dans les branches
Selangor m'a éblouie
ma nuit sera blanche.

Patricia Houéfa Grange

Doigts étirés comme des cils, que le henné trémaille –
dehors les lucioles des champs clignotent.
Là-bas qui nous attend la belle Palaniai,
charme dans nos yeux, langueur dans nos souvenirs.

Muhammad Haji Salleh

Kelip-kelip api di dusun…
Clapotis sur la Selangor…
Petits petits bonheurs d'un pantoun,
mes amis sont mon réconfort.

Jean de Kerno

Quelle est cette lumière,
Là-bas sur la rivière ?
Je suis un diamant vert,
Fragile bijoutière.

Aurore Pérez

Posé au bout de la passerelle,
un phare affûté fait le guet.
L'eau tenue en laisse fait l'aquarelle,
son dessin en fait l'alphabet.

Nathalie Dhénin

Feux des lucioles au verger,
la petite tamoule a ses anneaux de verre.
Ce ne sont pas des poisons bus
mais des œillades qui me tuent.

Lucioles à Ochanomizu
© Kobayachi Kiyochika
Estampe sur bois, 1877

Un tour du monde merveilleux

Un doigt dans la confiture -
c'est adorable et délicieux !
Pantouns en guise de chaussures
un tour du monde merveilleux !

*

Chevaux de bois, petits enfants,
pompons rouges au bout d'un câble...
Pantoun monte un peu, descend
à le saisir joie ineffable !

*

Source claire parmi les lierres
ainsi sonne le pur cristal.
Pantoun s'élance, devient rivière,
atteint « la lune et les étoiles »...

Marie-Dominique Crabières

Idylle Pantouns enchaînés

Les sous-bois sont pleins, car il a bien plu
de belles russules et de frais lactaires.
Ta bouche est emplie, tant j'y ai bien bu
d'un parfum sucré d'amours éphémères.

A bord du jardin soudain apparaissent
des coquelicots et des séneçons.
Je suis l'écolier, tu es ma maîtresse :
comme j'apprécie soudain tes leçons !

La fleur de la sauge est d'un fond bleuté
Celle de pensée est violette et blanche.
Mon cœur à te voir est tout chahuté
Quand je me dénude et tu te déhanches.

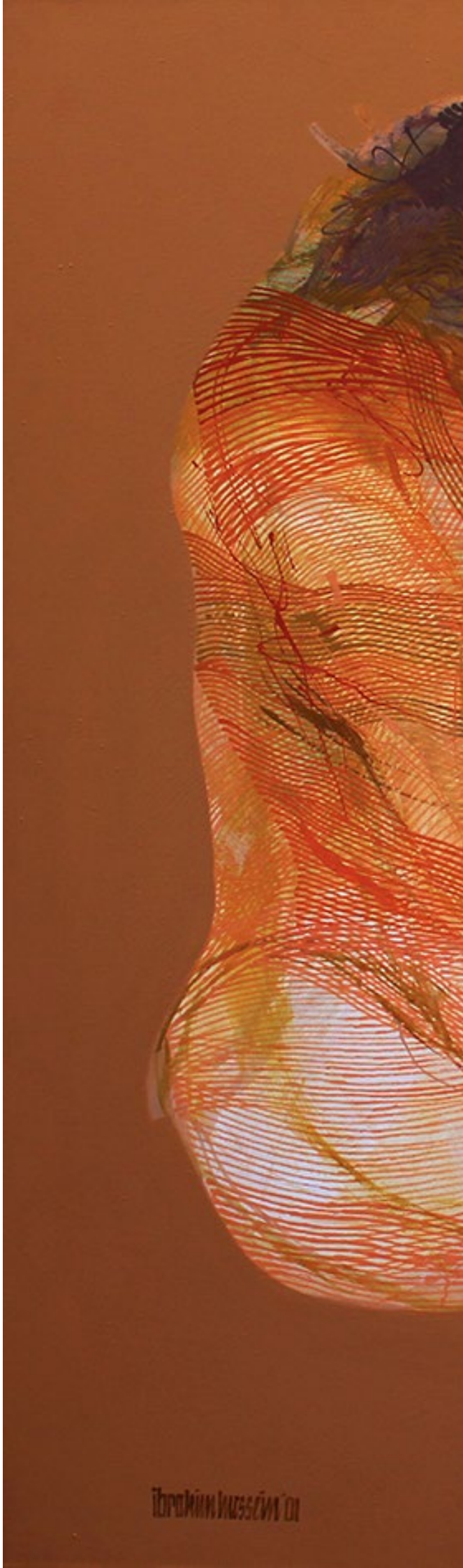
Le plantain, la viorne et la chicorée
le long des chemins sont plantes communes.
Ton sein dévoilé sait se colorer
du brun satiné des rayons de lune.

L'odeur des tilleuls et des gymnospermes.
Bercent de douceur le sommeil des loirs.
Nous ferons vibrer nos deux épidermes
Lorsque le hibou hulule le soir.

Pourquoi si fragile est le liseron,
Fané de la pluie la moindre caresse ?
Dans l'intimité nous échangerons
Des mots scintillants comme des promesses.

Le lapin paresse un petit moment
entre les orties entre les osmondes.
L'Europe et l'Asie : par deux continents
notre étreinte unit les enfants du monde.

Georges Friedenkraft



Untitled
© Ibrahim Hussein
Mixed media sur toile, 2001

The Making of a Land
© Azliza Ayob
Mixed media sur toile, 2013

L'été en hiver. Dialogues pantouniques

Les eaux de la Garonne
bercent tendrement leurs carrelets
Le nouvel an bourgeonne
je caresse de jolis projets.

Les eaux douces bercent
Bavards carrelets.
Nos pantouns conversent
… À toi bonne année !

*

Quand l'iris bourgeonne,
L'hiver n'ose poindre.
Quand fleurit l'automne,
Cœurs osent se joindre.

Iris de la Saint Nicolas
flamme printanière à l'orée de l'hiver.
Dans ma vie te revoilà
feu du renouveau en mon cœur ouvert.

*

En tout lieu toute saison
la tortue toujours sera chez elle.
Mon corps est ma maison
j'habite une chair universelle.

L'été comme l'hiver
Lente tortue progresse.
Le temps passe je perds
L'allure et la jeunesse.

*

Sur la nuit qui s'avance
les robes de bal jettent leurs éclats.
Abandonnons-nous à la danse
avant que le monde ne vole en éclats.

Dans une nuit qui doucement s'avance
Les sensuelles robes font un gala.
Abandonnons-nous à la fulgurance
Avant que le jour furieux ne soit là.

*

La paix du matin
Les reflets des matins
dans les yeux d'une mésange.
dans les yeux des mésanges.
Mon cœur est serein
Dans nos sommeils sereins
habité par des anges.
nous effleurent les anges.

Patricia Houéfa Grange & Cédric Landri

La page du Pantou Meur...

Comme un grand lys

Comme un grand lys coupé, sur le lit allongée,
Elle était blanche et nue, ma petite ingénue.
Nos deux corps embrassés, nos jambes enlacées,
Un amour éperdu, à nos lèvres suspendu.

Elle était blanche et nue, ma petite ingénue,
Corps offert à mes mains, à mes doigts incertains.
Un amour éperdu, à nos lèvres suspendu
Dessinant nos matins, pour un nouveau destin.

Corps offert à mes mains, à mes doigts incertains
L'âme et le cœur battant, défiant tout nos printemps.
Dessinant nos matins, pour un nouveau destin,
Offrant mille diamants, mille satins d'argent.

L'âme et le cœur battant, défiant tout nos printemps
Tout contre moi serrée, donnant toutes ses beautés.
Offrant mille diamants, mille satins d'argent,
Comme un grand lys coupé, sur le lit allongée...

Tiamaraa

Arrêter le temps

Saisir son souffle, arrêter le temps,
Imprimer l'envie en calligraphie.
Tracer le chemin de ses doux printemps,
D'un coup de crayon dessiner sa vie.

Imprimer l'envie en calligraphie,
Le regard baissé pour imaginer.
D'un coup de crayon dessiner sa vie,
Et ses cheveux blonds doux et parfumés.

Le regard baissé pour imaginer,
Sa peau de satin, ses yeux d'ambre vert
Et ses cheveux blonds doux et parfumés,
Glissant sur son cou en douce une lumière.

Sa peau de satin, ses yeux d'ambre vert,
Ses lèvres sucrées enflamment mes mains.
Glissant sur son cou, en douce une lumière,
Ma bouche amoureuse parcoure le chemin.

Ses lèvres sucrées enflamment mes mains,
Ses bras doux et chauds unissent nos corps.
Ma bouche amoureuse parcoure le chemin
Prélude à l'amour en doux corps à corps.

Ses bras doux et chauds unissent nos corps
Comme un long murmure jouant sur nos peaux.
Prélude à l'amour en doux corps à corps
Symphonie des sens de nos peaux piano.

Comme un long murmure jouant sur nos peaux
L'amour perle d'or glisse sur nos reins
Symphonie des sens de nos peaux piano,
Balade amoureuse au petit matin.

L'amour perle d'or glisse sur nos reins
En un chant d'amour doux et caressant,
Balade amoureuse au petit matin,
Saisir son souffle, arrêter le temps.

Tiamaraa

Dans la jungle

Sous le frais couvert des palmes
Les doux rayons du soleil brillent
Je suis tout seul à apprécier
La compagnie de ma fille

Les doux rayons du soleil brillent
La forêt se met à chanter
Tu es comme une brindille
Que le vent fait ployer

La forêt se met à chanter
Tous les animaux s'éveillent
Il est là le grand figuier
Où tous les habitants sommeillent

Tous les animaux s'éveillent
Bien avant l'arrivée du soir
Nous sommes toi et moi pareils
A l'affût tel un beau jaguar

Bien avant l'arrivée du soir
Tous partent en quête de souper
Vous êtes emplis de désespoir
A l'idée de ne pas manger

Tous partent en quête de souper
Afin de soutenir leur famille
Ils sont maintenant rassurés
Comme moi avec toi ma fille

Killian Peronnet,
4ème C du Lycée Henri Fauconnier de Kuala Lumpur

pantun sayang a lu...

Florilège. Plus de 120 sonnets indonésiens de Muhammad Yamin à Sapardi Djoko Damono.
Anthologie bilingue français-indonésien, établie et introduite par Etienne Naveau. Préface de Bernard Chambaz.
Pasar Malam / Collection du banian, Paris, octobre 2015.

Saluons cette remarquable et solide anthologie bilingue d'Etienne Naveau, un travail longuement mûri et abouti, ainsi que la Collection du banian, dont elle forme (déjà !...) le quatorzième volume. Les traductions poétiques et de littérature « classique » venues de l'Archipel indonésien ne sont plus légion – c'est une litote... Comment ne noterions-nous pas d'abord que ce *Florilège* fait écho, de par son existence même, à la *Poignée de Pierreries* publiées par l'AFP récemment, recueil de pantouns francophones ? C'est bien le même espace d'échanges, via deux formes qui sont également deux marqueurs civilisationnels majeures et universalisés, que rouvre cette anthologie – mais cette fois-ci, par sa Porte d'Orient. Plus d'une centaine de sonnets indonésiens, recueillis sur quasiment un siècle, et, en l'occurrence, de la plume des poètes les plus prestigieux d'Indonésie : voilà qui toutefois lui accordera une sérieuse avance.

Profitons-en. Nous avions déjà signalé cet ouvrage à travers son alléchante couverture dans le numéro précédent de *Pantouns*. Le moment est venu d'en dire plus, à l'occasion de ce numéro sur les genres brefs. Quel plaisir de retrouver avec ce volume, dans cette précieuse parce qu'unique collection de l'Association Franco-indonésienne Pasar malam, le fil qui rattache la modernité des écritures contemporaines, de plus en plus standardisées il faut bien le dire (quelle que soit par ailleurs leur valeur littéraire en soi), à des racines que seuls ceux qu'elles ont nourri sauraient retrouver dans un terreau unique, irremplaçable et profond. (Je pense à ce numéro 4 de la collection, *La quête de Semar*, conte philosophique javanais de Sindhunata, par exemple.)

Ceci dit, le projet relevait un peu de la gageure, hors du cercle toujours plus discret des acheteurs de recueils de poésie (asiatique) ou des « indonésianistes » (« malayisants ») purs ou durs : faire connaître au grand public francophone le contexte d'une histoire poétique dont il ne connaît, grosso modo, rien du tout, en même temps que de le ramener, par ce détour improbable, à sa propre tradition. Mesurer la perte, comme pourrait le faire tel poète malais qui serait francophone, de nos pantouns francophones ? Mesurer, plutôt, les gains.

La dimension délibérément généraliste du recueil est évidente : classement alphabétique des poètes, qui prévient toute tentative d'histoire littéraire (on peut le regretter) ; absence de lourdeurs de tout appareil critique ; notes minimales ; absence de présentation des auteurs. Il s'agissait sans doute, de la part d'un chercheur qui est poète lui-même, d'éviter de « faire peur ». Il s'agissait surtout, et c'est réussi, de laisser parler les textes, afin de susciter des face à face spontanés, brefs et intimes avec le lecteur, supposé « naïf » ou non. Têtes à têtes libérés, de page en page, entre 14 vers et deux yeux. Les perles sont légion, à relire, redécouvrir, personnellement, car ce livre de chevet est visiblement conçu ainsi. Place, ailleurs, à la découverte du sonnet, de l'Indonésie, de l'Asie littéraire, pour les curieux…!*

Une bonne partie des traductions est d'Etienne Naveau lui-même, excellent traducteur de poésie, mais quasiment toutes les autres – celles d'une trentaine de traducteurs divers – sont éditées avec sa caution ou sa révision. On peut s'interroger sur cette volonté de démultiplier les traducteurs, la plupart étudiants d'indonésien – une magnifique motivation à se lancer dans cette aventure hors autoroutes orientalistes ! Au final, c'est une belle initiative, car elle permet de sentir, parfois, à quel point la « patte » du traducteur joue un rôle crucial, démesuré peut-être, lorsqu'il s'agit de traduire cette langue, et en traduire la poésie par-dessus le marché. Et de la poésie en partie contrainte qui plus est ! L'écart entre l'inflexibilité du français et la flexibilité de l'indonésien / malais ne saurait susciter davantage d'écueils qu'en cette triple circonstance. Chaque lecteur pourra donc éprouver un premier plaisir, celui de tenter d'identifier ses préférences : rendre rime pour rime ou non ; rimer, un peu, beaucoup, pas du tout ; accorder la priorité aux récurrences de mots (goût indonésien) ou au contraire les gommer (goût français) ; faire bref, lapidaire, paratactique (goût du pantoun) ou donner tout des nuances ou expliciter (goût français) ; séparer les vers en tant qu'entités autonomes (goût du pantoun) ou les lier en de plus grands ensembles syntaxiques (goût français), etc. La diversité, en l'occurrence, sied fort bien à l'ouvrage. Pour ce qui est de notre visée principale, en tant que pantounistes, ces choix des traducteurs face au concept de genre peuvent être considérés comme fondamentaux. J'en donne un exemple plus loin. Pour telle ou telle autre visée, ils pourront ne pas même apparaître, c'est selon…

Je ne vais pas m'étendre sur ce que l'auteur du recueil présente dans sa courte mais pénétrante introduction, du contexte de cette poésie, de ses grands traits. Etienne Naveau présente très bien le lien qui unit les pionniers des lettres indonésiennes modernes, qui adoptèrent le sonnet, genre exotique, à la tradition du pantoun de langue malaise dans l'Archipel. Les similitudes génériques ou relations avec le pantoun, également, ont été bien mises en relief. Il faudrait y revenir néanmoins, tant il y a là à dire et à échanger, mais ce sera, pour ma part, à une autre occasion. Il faut d'abord, et pour toute raison « sonnettiste », « pantounique » ou non, lire ce recueil*.

Le point de comparaison formel entre les deux genres, qui facilitait sinon l'emprunt (car le monde entier, qui ne pantoune pas, a adopté également le sonnet), du moins les effets de glissement d'un genre dans l'autre, c'est la nature dichotomique du sonnet, à l'instar du pantoun. Du moins du sonnetto italien à l'origine, à savoir « *l'opposition de l'octave et du sizain ou celle de la chute au vers 13* », la « volta » (je cite l'auteur). Mais il y avait de nombreuses autres raisons à cet emprunt par les poètes indonésiens, qui tiennent à la fois à leur rapport aux lettres européennes du temps ET à leur relation intime au pantoun. Etienne Naveau rappelle la thèse du poète Armijn Pane, sur cette question : « *Les formes nouvelles qu'on emprunte aux pays étrangers sont celles qui entrent en résonance avec le caractère ancestral de la nation. Cette dernière cherche de nouvelles formes qui sont la continuation des anciennes, tout en s'accordant avec l'esprit nouveau.* » En conséquence, « *le sonnet n'est pas purement et simplement une nouvelle forme pour nous, mais il est la modernisation d'une forme existant au préalable* ». « *Et cette forme ancestrale* », précise en conclusion Etienne Naveau, « *n'est autre que le pantoun.* »

Je reviens maintenant à ce que j'ai signalé plus haut, à propos de cette « façon d'être pantounique » des mots, dans les sonnets originaux, laquelle a presque toujours disparu dans les traductions, ou bien n'a trouvé

à résister qu'ici et là, dans la mesure où les traducteurs ne se sont pas attachés a priori, on le comprend assez, à mettre tel ou tel (mini) effet pantoun (supposé) en valeur, là où on peut le sentir, le deviner, l'éprouver ou le LIRE. Quitte à prendre des risques subjectifs… Il nous appartient un peu, en revanche, de prendre ce risque là.

Voici les deux premiers vers du premier quatrain du premier sonnet présenté, sonnet dont le titre évoque le nom du port de Jakarta, Tanjung Priok, de Sobron Aidit (1934- 2007) :

Tumbuhan lalang merebah melambai
Berdesir pasir mengulum senyum.

Peu importe le sens, je vous laisse le découvrir en ouvrant ce superbe recueil. Ce que je veux souligner, d'emblée c'est autre chose que vous sentirez malgré tout :
1) L'ouverture du sonnet selon une matrice typique du vers malais, et singulièrement du pantoun, en deux fois quatre mots (on est dans le *pembayang* bien sûr…) ;
2) Le rythme, qui n'échappera pas non plus au lecteur, même non malayophone, s'il est un peu attentif et habitué, désormais, à la rythmique en quatre temps et toute en rondeurs de notre petit pantoun ;
3) La relative indépendance (sémantique, syntaxique) des deux vers du fait de leur parallélisme ;
4) Il reste à ajouter à cela l'image phare, dès l'ouverture, de la poétique amoureuse dans le pantoun, l'herbe lalang, qu'aucune traduction ne saurait rendre. Voici la traduction de Ghislaine Guygot :

En tombant, les plantes tournoyantes
Font frémir le sable, esquissant un sourire
En berçant etc.**

Ainsi donc, on procède certes vers un « soneta » ; mais on a procédé depuis le pantoun… Je vous laisse vérifier cela dans la traduction française… Les exemples de ce type seraient assez nombreux, où une « pantounitude latente » est effacée, simplement, par exemple, parce que la traduction intégrale ait imposé une tout autre exigence but, ou d'autres caractéristiques ou difficultés leurs propres priorités. Globalement, si la nature originelle du sonnet (d'ailleurs perdue en Occident depuis des siècles) échappe à la plupart des sonnets collectés comme elle le fait à la plupart des sonnets occidentaux de la même période, en revanche beaucoup de poèmes sont fortement marqués par le parallélisme, la répétition, l'anaphore, le refrain…

Je note, ensuite, que l'un des sonnets les plus achevés du recueil, de la plume du principal sonnettiste indonésien contemporain que signale Etienne Naveau – Soni Farid Maulana (né en 1962), est intitulé *pantoun* : « Pantun Tak Tahu Diri » titre que le traducteur rend par « Pantoun sans vergogne », choisissant de mettre le doigt sur la transgression de genre. Occasion, en même temps, de se souvenir que le mot *pantoun* peut tout aussi bien, en indonésien / malais, signifier au sens le plus large « poésie » (ou chant, ou lyrisme…), que spécifiquement le genre « pantoun ». Ce dont les poètes n'hésitent pas à user.

Un autre usage du « pantoun » revient dans un autre poème, qui surprendra davantage encore. Il s'agit du sonnet « Taj Mahal », de l'un des deux ou trois grands sonnettistes pionniers d'avant-guerre, Sanoesi Pane. Je cite le vers en malais puis la belle traduction d'Eliane Tourniaire :

Putih dan permai : pantun pualam,
*Blancheur et beauté : **poème** de marbre.*

Comme quoi il suffisait d'un sonnet indonésien pour que le Taj Mahal devienne un pantoun…

*

Venons-en à la question clé : le sonnet comme le pantoun est dichotimique, voilà un fait acquis. Mais est-il bâti, comme le pantoun, sur une opposition et/ou une symétrie de ses deux parties ? Si oui, cela n'apparaît plus guère dans nos propres traditions, et l'on en conclurait assez vite que les sonnettistes occidentaux de toute langue ont souvent aussi mal respecté l'essence du genre que l'ont fait avec le pantoun nos pantouMistes. On ne reprochera donc pas aux sonnets indonésiens d'avoir, souvent, oublié cette loi un peu perdue de vue, et de faire du sonnet un groupement plus ou moins marqué par des blancs, de 14 vers – en gros… Faut-il alors se rabattre sur à un autre point limite pour notre comparaison entre les deux genres ? Non pas sur

leur point commun, cette fois-ci, mais sur leur distinction profonde ? Etienne Naveau met le doigt exactement dessus, quand il écrit que c'est « le déséquilibre du début et de la fin (de l'octave et du sizain, des trois quatrains et du distique, des treize premiers vers et la chute) qui constitue le sonnet ». Ce qui, par ricochet, nous rappelle que l'originalité absolue du genre pantoun est, au contraire, un principe de dichotomie symétrique poussé au maximum de ses possibilités.

Poursuivons, de plus en plus librement, cette invitation à lire le *Florilège*, en citant quelques poèmes qui nous conduiront à réfléchir sur les destins singuliers ou croisés de ces deux genres civilisationnels emblématiques de l'Occident et du monde malais, et sur les limites des usages, emprunts, interférences et transgressions qu'ils peuvent susciter jusqu'à totale dilution. D'abord, la traduction par Etienne Naveau d'un sonnet d'Abdul Hadi Wiji Muthari (1976), à la déviance limitée à un vers explétif entre les deux tercets, mais en l'occurrence une déviante qui renforce au contraire la prégnance du genre souterrain, le refrain du pantoun. Ce serait ici le lieu toutefois d'évoquer des références bien plus pertinentes, comme celle du poète religieux et nationaliste Amir Hamzah, etc.

Je reproduis, ensuite « Dans la vague », un sonnet de l'un des pères du genre, Sutan Takdir Alisjahbana, où l'on voit bien se développer un thème universel face au chagrin, je dirais presque d'un souffle panthéiste hugolien. Et, *ipso facto*, un parallélisme cher au pantoun entre le tableau extérieur et le tableau intérieur, avec sa binarité appuyée dans la première section, puis libérée dans le sizain (trad. S. Streiecher). Qu'on me pardonne d'en rester délibérément à un regard par le petit bout de ma lorgnette, et donc de déceler, après ce genre pantoun qui discrètement inonde ces poèmes, quelque chose de l'émotion spirituelle et œcuménique que l'éditeur a soulevée à travers ce recueil(lement) :

Mon Dieu, toi qui es si près de moi

Mon Dieu
Toi qui es si près de moi
Comme est la chaleur à l'âtre
Je suis chaleur dans ton âtre.

Mon Dieu
Toi qui es si près de moi
Comme est le fil à la toile
Je suis un fil dans ta toile.

Mon Dieu
Toi qui es si près de moi
Comme le vent qui va là

Toi qui es si près de moi

Au plus profond des ténèbres
Je suis désormais lumière
A ta lampe expirée.

Dans la vague

Le flot roule et submerge le rivage,
Puis reflue loin vers l'abîme.
La crête des vagues libère l'écume,
Et se fond à nouveau dans l'eau rugissante.

Ton océan nous berce
Criant du bonheur de monter haut.
Gémissant de tomber si bas,
Attristés par ce mouvement incessant.

De l'amour au deuil,
Du bonheur aux soupirs,
Du rire à la déception,

Nous balançons dans Ton souffle,
Sans force et sans énergie,
Nous oscillons dans Ton rythme.

14 avril 1935

Ensuite, sans commentaires, place à un S.O.S moderne lancé de là-bas par Wing Kardjo (1937-2002), toujours traduit par Etienne Naveau, suivi d'une « Tentative d'assassinat » cette fois-ci sur nos côtes, mais qui lui est contemporaine. Que chacun juge de ce qui reste, là, du sonnetto du « Dolce Stil Nuovo » et, ici, du pantoun malais immémorial…

Et que vive la Poésie !

S.O.S. Dead End

Toi tu vis, et moi
je suis mort. Toi tu marches
main dans la main, tu manges,
tu bois, tu vois, tu vas

en discothèque, tu ris, tu
es embrassée (tu embrasses ?),
on t'étreint (tu
étreins ?)

tu es caressée (tu caresses ?)
prenant plaisir à
flirter.

Et moi j'attends
comme au tombeau,
déjà fini.

PANTOUN
Tentative d'assassinat

Il s'agit d'une forme fixe.
Et ceux qui s'y refusent ont tort.
Je veux dire : qui fuient cette confrontation arbitraire à la contrainte du bombyx ;
qui en récusent le ressort.

Oui ceux qui s'y refusent ont tort.
Comme Alberti fut le poète de Cadix
qui tant réfuta la mort,
Lorca fut celui de Grenade au pied du tamarix.

Comme Alberti fut poète à Cadix.
Mais nous parlions de la contrainte, ce corps-à-corps,
et Grenade fut prise, où sous les coups des chevaliers Zégris, Alabès succomba dans la rixe
et ceci bien à tort.

Or nous allions dans cette étreinte, ce corps-à-corps
avec les mots-phénix
détruisant le principe, même, et j'ai bien tort,
s'il s'agit d'une forme fixe.

(Cf. *Revue Soleil et Cendres n° 85* : Pantouns, avril 2008, p. 3, Pantoun collectif de la rédaction.)

Je poursuis, profitant des circonstances, avec deux sonnets-pantoums glanés sur Internet, l'un dans la tradition française, l'autre anglaise :

Vendanges

Comme ils se déhanchaient en portant les corbeilles
Et la sueur coulait de leurs fronts burinés
C'était les vendangeurs de ce temps suranné
Quand nous étions joyeux, réunis sous les treilles.

Et la sueur coulait de leurs fronts burinés
Il me semble toujours que c'était hier la veille
Quand nous étions joyeux réunis sous les treilles
Pour cueillir en chantant le raisin mordoré.

Il me semble toujours que c'était hier la veille
Et que c'était hier quand le jus de la treille
Coulait dans les tonneaux, et mon père riait...
Les grappes écrasées coulaient sur mes oreilles
Et sous le lourd fardeau les échines pliaient
Quand ils se déhanchaient en portant des corbeilles.

Early morning when the first rays fall
(pantoum-sonnet)

Early morning when the first soft rays fall,
when the awakening sun hangs blood red
this part of the great universe recall,
the awakening has been acquired

when the awakening sun hangs blood red
birds twitter with the jolly songs they sing,
the awakening has been acquired
as the good news of the morning they bring.

birds twitter with the jolly songs they sing
to and thro many insects and bees fly
as the good news of the morning they bring,
fluttering on flowers under the sky.

Early morning when the first soft rays fall,
this part of the great universe recall...

Enfin, avant de conclure, voici une question soulevée par Etienne Naveau, qui ajoute à la fin de ces quelque 120 sonnets indonésiens, deux sonnets malaisiens : pourquoi les Malais en Malaisie ne se sont pas intéressés au sonnet ? Une partie de la réponse se trouve dans celle donnée plus haut par Armijn Pane : pour qu'il y ait eu emprunt, il faut qu'il y ait eu sentiment d'un besoin non satisfait dans le contexte d'une certaine proximité. S'il n'y a pas eu d'appel côté malais, c'est parce que la prégnance du genre pantoun y a été bien plus forte qu'en Indonésie, dans la mesure où le pantoun y incarnait la totalité d'une tradition culturelle native très vivante, en formant même le cœur battant communautaire (voir ce qu'en a dit Henri Fauconnier) pour ne pas dire ensuite communautariste. Ce qui n'était pas le cas de ceux qui, aux Indes néerlandaises, adoptèrent le malais comme langue non native, pour la plupart, cette langue qu'en conséquence ils appelèrent « indonésien » pour signifier la langue « nationale ».

Il est intéressant de comparer ce phénomène de « non-emprunt » du sonnet par les Malais en Malaisie (malgré Shakespeare....) à celui du « non-emprunt » du pantouN par les Français (malgré Hugo...). Car on aurait pu imaginer que l'appel à un genre exotique

proche aurait pu être joué en Malaisie, à défaut du sonnet, par le cousin exotique plus proche – notre pantouM, qui se prêtait *a priori* à jouer ce rôle. Mais il ne l'a pas fait non plus, et c'est surtout en Indonésie que les poètes ont, ici et là, pantouMé, et continuent de le faire. Internet est là pour le confirmer aujourd'hui. Côté France maintenant : à la différence de nombre pays où la forme quatrain existe dans les traditions populaires (Allemagne, Suisse, Espagne, pays scandinaves, baltes, Russie, mais aussi Alsace, Pays basque, Bretagne…) comme l'étude de Jean-Claude Trutt le montre, il n'existe pas de forme poétique brève populaire de forme quatrain en français. Et lorsqu'arrive le pantoun en France, chez les lettrés, au XIX° siècle, l'épigramme voltairienne avait fait long feu. Il y avait donc, rétrospectivement, un vide, mais il n'était pas davantage perçu que ne l'était un manque du côté malais.

Lorsqu'ils apparaissent, c'est le haiku et le tanka qui vont l'ont l'occuper. En revanche, le pantouM apportait une formule nouvelle de rallonge *ad libitum* : un renouvellement exotique, mais au d'un contexte des genres lyriques longs familier, complainte, ballade, terza rima, berceuse surtout, ce que fut précisément le pantouM naissant. Ainsi la forme brève malaise devint elle souvent, chez les Parnassiens, la forme de loin la plus longue des formes lyriques françaises, avant que la supposée norme de quatre ou cinq strophes ne s'impose dans les faits. Le rapport pantoun/sonnet, en conclusion, ne pouvait se faire ni en France, ni en Malaisie, il y fallait peut-être ce juste dosage d'auto satisfaction et d'insatisfaction qu'offrait en revanche la jeune nation de langue nouvellement déclarée « indonésienne » – et cet élan transcommunautaire qui la soulevait… (Ceci reste une hypothèse !)

Pour finir et par plaisir des échanges, je reproduis ci-dessous l'un des 68 sonnets publiés en 2008 par le romancier et poète malaisien Abdul Samad Said, extrait de son recueil d'hommage à la Corée *Soixante-huit sonnets au ginko****. J'ai souligné ces rapports de dichotomie / parallélismes / reprises par les italiques, en premier lieu la dichotomie de sens « *pembayang* tableau objectif / *maksud* sens subjectif » des deux quatrains. Qui ne verrait qu'avec ce poème on n'est pas dans un sonnet qui commence en pantoun, mais bel et bien dans un pantoun qui se termine, merveilleusement, en sonnet, avec la « volta » en reprise finale du mot initial ?

Comme si le poète bouclait d'un coup la boucle…

Souvenirs épars

Visage du gingko au sourire calme,
Un aigle acquiesce aux couleurs du soir ;
Tel celui sur son trente-et-un me voilà,
Comme guidé par un tambour qui bat.

Qu'il est fort ce désir des traces de l'aigle,
Une aile en vol aligne les souvenirs.
Je décline doucement un joyeux alphabet
Et ils ne cessent encore et encore de revenir…

Nous avons chassé dans la jungle de la ville,
Tandis que la Corée a toujours ses deux cœurs.
Nous avons aspiré les calomnies politiques,
Alors que nous espérons qu'ils ne feront plus qu'un.

Le vent a pincé un sépale de fleur de ginko,
Les souvenirs se sont merveilleusement dispersés.

Georges Voisset

---

*Voir, sous sa direction, à paraître, les actes du Colloque *Le sonnet dans le monde*, Paris Honoré Champion.

**On pourrait, si l'on voulait tenter pour l'exemple une traduction regardant au loin, orientée en ce point précis vers un substrat structurel et thématique pressenti, traduire littéralement ainsi :

Les longs lalang s'affalent faisant tournoyer leurs bras,
Le sable frémit esquissant ses sourires,
Et etc.

Mais l'intérêt de ce profond poème liminaire, et donc l'horizon de traduction globale, très difficile, s'avère tout à fait ailleurs, et de toute autre conséquence, comme j'invite nos lecteurs à le découvrir. Il n'a pas été placé à cet endroit, et fait l'objet de l'une des rares notes explicatives du présentateur, pour rien. Le débat des mondes y est, d'emblée, ouvert dans son essence vive et, comme toujours dans le monde indonésien / malais, suggéré par frôlements. Superbement.

***Abdul Samad Said, *68 soneta pohon gingko*, 2008. Ce sonnet se trouve dans mon anthologie à paraître *Le passage de Malacca. Douze poètes malaisiens du XX° siècle*, Kuala Lumpur, ITBM.

Nos poètes publient...

Sur les Sentiers du Songe, Georges Friedenkraft
Makéda, Patricia Houéfa Grange
L'Histoire de Coëtrac'h, Jean de Kerno

Ce nouveau recueil de Georges Friedenkraft fait la part belle aux formes brèves, en même temps qu'aux thèmes chers à l'auteur, et à l'humour. S'ils s'annoncent « pour mettre la vie en musique », de la part d'un poète qui « embellit le monde » et chante son amour pour la femme et l'Asie, il ne serait peut-être pas aisé de mettre ses monostiches en mélodie ! Mais que dire des sections de haikus, de tanka et de renga liés, ainsi que de ces pantouns (dont les lecteurs de Pantouns ont déjà eu parfois la primeur), que l'auteur appelle enchainés, le tout formant la seconde partie d'un recueil riche de lyrisme retenu en strophes denses et variées.

Sur les sentiers du songe. Poèmes pour mettre la vie en musique, Georges Friedenkraft, Editions Thierry Sajat.

Cet ouvrage comporte dix poèmes, accompagnés de dix tableaux de Noé La, rendant hommage à Makéda, la Reine de Saba et au roman que lui a consacré Marek Halter (*La reine de Saba*, Editions Robert Laffont, 2009). Ce recueil est le premier ouvrage de la collection « Femmes noires mythiques et légendaires » des Editions Mariposa. Chacun de ses poèmes révèle un des aspects de la personnalité de Makéda, tout en racontant son histoire. Comme les dix pièces d'un puzzle qui s'assembleraient au fur et à mesure. Les tableaux, eux aussi, dévoilent petit à petit la femme aux multiples facettes qu'était Makéda, en s'attardant sur son corps ou une partie de son corps.

Makéda, textes de Patricia Houéfa Grange, tableaux de Noé La, Editions Mariposa.

De la mystérieuse Cave aux Loups de Jean de Kerno nous viennent ces contes, fables, histoires vraies et vraies histoires... et, en prime, un roman romantique classique du monde malais, le Poème de la princesse Bidasari. Merveilleux celtique, exotisme oriental, réalisme magique, un soupçon de... comtesse de Ségur. Le tout bien empantouné, et superbement illustré par Frédéric Routier. À laisser traîner entre les mains des grands (et des petits aussi, bien sûr...).

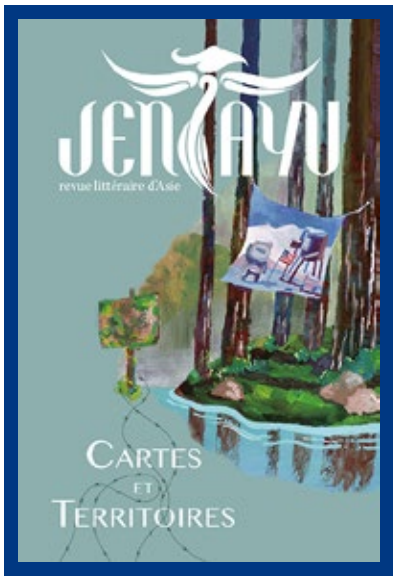
L'Histoire de Coëtrac'h. Contes des Forêts Magiques, Jean de Kerno, Editions de la Cave aux Loups.

Nos poètes publient...

Plumes, Pluies et Pantouns, Cédric Landri
Jentayu 4 « Cartes et Territoires », Collectif
Nouvelles de Malaisie, Collectif

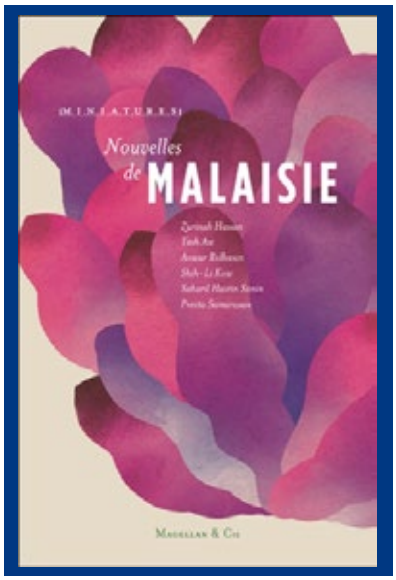
Un micro-recueil de pantouns, l'un des lauréats 2016 de la collection Poids Plume, que présente ainsi son éditeur : « Les poèmes Poids plume sont des cadeaux. Prenez-les, lisez-les, passez-les. Offrez à votre tour. (Ou gardez-les jalousement pour votre chevet, votre enfant, votre amoureux, votre carnet, votre huissier, votre portefeuille, votre poche intérieure.) Dans Poids plume 2016, il y a de la retenue, de la pudeur, de la dignité. même dans le cri. Il y a de la joie, aussi. Parfois de la gravité, mais qui n'oublie pas de lever les yeux quelque part. » Comme l'auteur, nous apprécions ces livres-poèmes artisanaux, de grande qualité et échangés de main à la main...

Plumes, Pluies et Pantouns, Cédric Landri, Editions Mots Nomades.



La revue semestrielle Jentayu est dédiée à la traduction de textes courts ou d'extraits de roman venus d'Asie. À chaque numéro, une sélection de textes provenant de divers pays et de régions d'Asie sont traduits et présentés sur un thème donné. Ce quatrième numero, sur le thème « Cartes et Territoires », se consacre à la géographie, au voyage physique ou spirituel et aux frontières culturelles, mémorielles et sensorielles dans les littératures contemporaines d'Asie. Parmi la quinzaine d'auteurs sélectionnés, retrouvez entre autres l'écrivain japonais Haruki Murakami avec un essai encore inédit en français. À noter aussi, des traductions de Brigitte Bresson, Patricia Houéfa Grange et Jérôme Bouchaud.

Jentayu n°4, «Cartes et Territoires», Collectif, Editions Jentayu.



Un recueil de six nouvelles de Malaisie en traduction française, publié avec le soutien de l'ITBM. S'ouvrant sur des textes de Zurinah Hassan et de Tash Aw sur la Malaisie des *kampungs* confrontée au développement économique, le recueil explore aussi la Malaisie des villes et des petits commerces à travers des textes d'Anwar Ridhwan et de Shih-Li Kow, avant de se conclure sur deux nouvelles plus intimes de Saharil Hasrin Sanin et Preeta Samarasan, explorant les failles de l'amour et de la vie de famille. Six voix à l'équilibre, six paraboles de la Malaisie actuelle qui aident à mieux comprendre ce pays si divers, mais aussi toutes les nations multiculturelles où le futur aujourd'hui s'invente.

Nouvelles de Malaisie, Collectif, Pr. Pierre Astier et Jérôme Bouchaud, Editions Magellan & Cie.

Les Contributeurs

Valeria Barouch, d'origine suisse allemande, écrit de la poésie en français, allemand et anglais depuis dix ans avec une prédilection pour les formes fixes. Elle est active dans l'Association littéraire Les Poètes de la Cité à Genève. Elle se passionne également pour les créations linguistiques de J.R.R. Tolkien, plus particulièrement le Quenya. Son site Internet Quettar órenyallo abrite ses essais d'écrire dans cette langue construite.

Noël Bernard est un mathématicien en retraite, revenu tardivement à la poésie. Il participe à la liste Oulipo et s'intéresse particulièrement à l'écriture avec contraintes oulipiennes, ainsi qu'aux formes courtes propres à la twittérature. Le pantoun, découverte récente, est un bon lien entre ces deux axes. Il publie ses poèmes sur son site Talipo.

Michel Betting est informaticien, il a la cinquantaine. À vingt ans, découvrant Stefan Zweig et son *Amok*, il était loin de se douter que quelques décennies plus tard, il replongerait dans le monde indo-malais, grâce aux pantouns. Hasard ? Coïncidence ? Destin ?

Marie-Anne Bruch est née en 1971. Elle a commencé à écrire des poèmes en 1989 et a obtenu le Prix Arthur Rimbaud en 1996. Elle se consacre entièrement à l'écriture depuis 2009. Trois de ses recueils ont été publiés, dont *Ecrits la nuit* chez Polder en 2014 et *Triptyque* chez 5 Sens Editions en 2015.

Elisabeth Chamontin a publié des poèmes dans *Formules et Formes poétiques contemporaines*, et collabore à *Viridis Candela*, revue du Collège de 'Pataphysique. Blogueuse sur Blog O'Tobo et Le quatrain quotidien, elle a participé aux ouvrages collectifs *Je suis le ténébreux* (Quintette, 2002), aux Actes du colloque des Invalides « Alcools », « ...Et les femmes », et « Oubliettes et revenants » (Lérot 2012, 2014, 2015) et à l'anthologie *Dimension fées* (Black Coat Press, 2016).

Marie-Dominique Crabières a écrit de nombreux haïkus et tankas, certains parus ces trois dernières années sous le nom de Marie Verbiale dans la Revue du Tanka Francophone. Son premier recueil *Paillages d'hiver* a paru chez le même éditeur. Loin de la Malaisie, c'est dans les paysages du Béarn, entre mer et montagnes, qu'elle puise son inspiration.

Nathalie Dhénin est poète et illustratrice. Ses créations sont éditées dans des publications personnelles, des anthologies collectives ainsi que des revues spécialisées. Elle écrit de la poésie libre et d'origines japonaise et malaise. Ses illustrations sont réalisées avec de l'aquarelle, des dessins au trait pouvant être agrémentées de collages. Suite à son parcours d'animatrice en ateliers d'écriture, elle a fondée et préside l'association Les Sens Retournés, dont le but est de valoriser les créations d'artistes d'ici et d'ailleurs dans le domaine de la littérature, de l'image et de la musique.

Georges Friedenkraft est un poète et écrivain français. Marié à une journaliste originaire de la Malaisie, il a beaucoup œuvré pour le rapprochement en poésie de l'Europe et de l'Extrême-Orient. Nombre de ses poèmes adoptent des formes d'origine japonaise comme le haiku, le renga, le haibun ou le tanka. En France, il a beaucoup contribué à la revue de l'ACILECE et contribue depuis sa création à la revue *Jointure*. Ses articles et ses poèmes ont été publiés par de nombreux périodiques asiatiques.

Françoise Gatillon est fascinée par les mots, les couleurs et l'ailleurs depuis toujours. Et maintenant, retraitée de l'Education Nationale, le désir d'évasion et de lointain est aussi intense. Après des voyages dans plusieurs pays d'Amérique du Sud entre autres, elle découvre l'Indonésie. Un enchantement et une révélation. Elle part pour un an et en reste sept à Bali ! Depuis, c'est une longue escale à Tours mais l'errance continue à travers ses carnets de *Voyage-Tatouage*, son blog Balibalik L'Après Voyage et les pantouns, découverts grâce à Georges Voisset.

Patricia Houéfa Grange interprète du bout de sa plume les messages que sèment à son cœur et à son âme les muses qui l'accompagnent. Elle publie de la poésie sur son site Internet, dans des revues ainsi que sous forme de recueils, souvent en collaboration avec des artistes, chez Mariposa, Editions du Papillon. Elle écrit et donne également des lectures et spectacles de poésie.

"Ibong" Vivien est épris d'Indonésie, de poésie et de musique. Il pratique – en dilettante, au quotidien – l'art poétique comme gym- nastique. Il met ainsi un peu d'épices dans ses journées parisiennes d'ingénieur en énergies renouvelables...

Jean de Kerno, né à Lyon en 1948, a découvert simultanément la Bretagne et les îles du Ponant, et Singapour et les îles du Levant, au tournant des « années 68 ». Îles, presqu'îles, intérieur... Il n'a cessé depuis d'explorer de tout petits champs qu'il a fait siens, à chacune de ces extrémités, le destin ayant décidé de l'y attacher solidement et heureusement. Il y pantoune à son heure, indifféremment d'un côté ou de l'autre.

Kistila est une Française mariée à un Espagnol et vivant dans le nord de l'Espagne. Mère de famille nombreuse et grand-mère, antiquaire-brocanteur, elle écrit dans les deux langues. Plusieurs de ses poèmes ont été publiés en revue ou en anthologies en France, et un recueil édité en France en 1993 suite à un concours.

Cédric Landri vit en Normandie, sous la pluie. À défaut de beau temps, il s'occupe en écrivant et espère que des mots-soleils feront naître un arc-en-ciel entre les nuages normands. Il tente des fables, haïkus, pantouns et poèmes libres. Quelques textes publiés en revues et anthologies. Auteur de la plaquette de fables *La Décision du Renard* (Clapàs, 2013) et du recueil de poèmes *Les échanges de libellules* (La Porte, 2014).

Muhammad Haji Salleh est l'un des principaux écrivains malaisiens de langue malaise aujourd'hui en activité. Sa carrière de professeur-écrivain l'a amené à enseigner au sein d'universités malaisiennes, mais aussi aux États-Unis, au Brunei, au Japon, en Allemagne et aux Pays-Bas. En 1991, en récompense de ses nombreux écrits en langue malaise, il s'est vu décerner le titre honorifique de Sasterawan Negara (Lauréat National). En 1997, il a reçu le prix littéraire régional SEA Award. Sa poésie et ses critiques littéraires ont été traduites en une douzaine de langues, dont le français, notamment par Georges Voisset.

Aurore Pérez a vécu près de trois ans en Malaisie après cinq ans passés dans le nord de l'Espagne. Elle s'adonne à plusieurs activités artistiques, dont la photo, le dessin et, de temps à autre, l'écriture. Et elle aime les chats !

Tiamaraa partage son temps dès l'adolescence entre le dessin et l'écriture. En 2000, elle commence la peinture sans délaisser pour autant l'écriture. Depuis, elle a publié plusieurs recueils de poésies en auto-édition. Depuis fin 2015, elle s'essaie aux haïkus, aux tankas et aux pantoums.

Jean-Claude Trutt est ingénieur, mais depuis toujours passionné de littérature mondiale, et depuis quelques années de littérature ancienne et de poésie malaises. Il a notamment redécouvert le commerçant érudit allemand Hans Overbeck, premier traducteur en langue européenne de l'épopée de *Hang Tuah*, qu'il évoque longuement sur son site internet, Voyage autour de ma Bibliothèque.

Georges Voisset, ancien médiéviste puis professeur de littérature comparée, a fait connaître par ses traductions et travaux divers un pan essentiel de la culture malaisienne auquel les Français sont historiquement peu sensibles : la poésie. Son domaine s'est donc étendu du pantoun, qui lui est cher, à la poésie traditionnelle, mais aussi aux poètes contemporains et aux histoires traditionnelles (*Contes Sauvages*).